This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UC-NRLF
B 4 505 748

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Georges DOUIN
Lieutenant de Vaisseau

UN ÉPISODE DE LA GUERRE MONDIALE

L'ATTAQUE DU CANAL de SUEZ

(3 Février 1915)

AVEC DEUX CARTES HORS TEXTE EN COULEURS

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ATTAQUE

DU

CANAL DE SUEZ

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Biographies chinoises. Li Hang-tchang, Tseng Kono-fan, P'eug Yu-lin, l'Impératrice Ts'eu Ngan.

Cérémonial de la cour et coutumes du peuple de Pékin (récit traduit du chinois).

Ouvrages publiés par l'*Association amicale franco-chinoise*, Paris, 1909-1910.

La Méditerranée de 1803 à 1805. Pirates et corsaires aux Iles Ioniennes. — 1 vol. in-16, librairie Plon, Paris, 1917.

686-21. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 9-21.

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

Georges DOUIN
Lieutenant de Vaisseau

UN ÉPISODE DE LA GUERRE MONDIALE

L'ATTAQUE DU CANAL de SUEZ

(3 Février 1915)

AVEC DEUX CARTES HORS TEXTE EN COULEURS

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1922

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

D568
.2
D6

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Librairie Delagrave, 1922.

Digitized by Google

ac

A LA MÉMOIRE

DE

VICTOR BÉRET

LIEUTENANT DE VAISSEAU

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DU CANAL DE SUEZ

489637

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

L'ATTAQUE
DU CANAL DE SUEZ

Les luttes gigantesques qui se déroulèrent sur le front français dans les premiers mois de la guerre mondiale ont détourné l'attention du public d'un théâtre d'opérations éloigné, il est vrai, mais dont l'opinion, chez nous, n'a peut-être pas à cette époque soupçonné l'intérêt.

L'Égypte et plus spécialement les rives du canal de Suez furent, au début de février 1915, le théâtre d'événements dont seul l'historien qui tentera une synthèse de cette grande guerre pourra fixer l'importance relative. Sans vouloir préjuger cette question, il est permis de croire que la place qui leur sera faite ne laissera pas d'être considérable, si l'on songe à la position exceptionnelle qu'occupe l'Égypte dans le monde, et à l'utilité suprême pour les Alliés de la grande voie maritime qui la traverse.

Ce canal maritime, œuvre d'un Français de génie, notre pays a puissamment contribué à le défendre, le jour où, conduite par des Allemands, l'armée turque

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

vint déferler sur ses rives. En étroite liaison avec les troupes britanniques, nos navires de guerre repoussèrent dans le désert la horde asiatique, et la coopération intime de la France et de l'Angleterre, qui devait s'affirmer sur tous les champs de bataille et devenir la cheville ouvrière de la victoire, marqua là son premier et décisif succès.

Ce succès, obtenu dans le pays même qui fut longtemps le champ d'une âpre rivalité entre la France et l'Angleterre, a la valeur d'un symbole. Il indique qu'aucun des litiges qui peuvent encore séparer la France de l'Angleterre n'est insoluble si on l'examine à la lumière de notre commune victoire. Consacrant le retournement d'un état de choses auquel avait préludé l'accord franco-anglais de 1904, il nous permet d'apprécier avec impartialité et en toute sérénité la politique que l'Angleterre a suivie en Égypte, politique dont les résultats sont indispensables à connaître pour comprendre les conditions dans lesquelles se trouvait ce pays au moment où il fut englobé dans la guerre mondiale.

Digitized by Google

I

LA SITUATION DE L'ÉGYPTE EN 1914

On s'imagine communément en France que l'Angleterre a mis la main sur l'Égypte uniquement par désir de domination, par soif de pouvoir, et pour arrondir, dans un esprit de conquête, son magnifique empire. C'est se faire une idée superficielle des choses. En dehors de ses intérêts commerciaux, sur la prospérité desquels elle veillerait, en tout état de cause, avec la vigilance qu'elle déploie en tout pays[1], l'Angleterre n'a qu'un intérêt en Égypte, mais il est de premier ordre : elle doit être assurée de jouir en tout temps du libre usage du canal de Suez. Or une pareille sécurité ne peut être acquise que si l'ordre règne au Caire et si la Puissance gardienne de cet ordre offre des garanties de stabilité et suit une ligne politique qui ne la mette jamais en opposition avec les intérêts britanniques[2]. « La position géo-

1. Part du commerce anglais dans le commerce extérieur de l'Égypte : année 1918, à l'importation : L. E. 27.078.000 sur un total de 51.155.000; à l'exportation : L. E. 30.543.000 sur un total de L. E. 45.370.000.

2. Un tel programme n'est point incompatible avec une Égypte indépendante et forte.

Digitized by Google

graphique de l'Égypte, a écrit lord Milner, ne nous permet pas de détourner notre attention de sa condition politique. Nous n'avons rien à gagner à posséder l'Égypte, mais nous aurions beaucoup à craindre si elle tombait en la possession d'une autre puissance; le meilleur moyen d'écarter cette éventualité est, à défaut d'une annexion, d'assurer à la vallée du Nil des conditions d'existence et d'administration suffisamment supportables pour prévenir un retour d'anarchie qui rendrait nécessaire une intervention étrangère[1]. » Ce n'est pas de gaieté de cœur assurément que l'Angleterre a assumé la tâche d'organiser l'Égypte. Cette tâche est une prime d'assurance, une sorte de rançon qu'elle paie pour garantir la sécurité de son empire.

Cette rançon, disons-le de suite, a été magnifiquement payée. L'Angleterre a tiré le pays de la ruine, établi ses finances sur la base solide de la prospérité publique, organisé l'armée, créé la justice, fait régner l'ordre et l'honnêteté dans l'administration, et, par des travaux publics savamment conçus et habilement exécutés, développé graduellement les richesses économiques du pays. Les années qui précédèrent la guerre furent pour l'Égypte une ère de prospérité sans précédent[2]. Il n'en faudrait pas conclure toutefois que cette habile politique lui ait valu

1. Lord Milner, *England in Egypt*, préface de la 5e édition.

2. La valeur de la récolte du coton, principale source de richesse en Égypte, qui était de L. E. 13.426.000 en 1895, s'est élevée à L. E. 33.827.000 en 1913.

Digitized by Google

la sympathie de ses administrés; seront seuls à s'en étonner ceux qui ont encore l'illusion de croire que la reconnaissance est une vertu dont se nourrissent les peuples.

Au regard des puissances européennes, l'Angleterre a su poursuivre son œuvre de réforme, sans porter atteinte aux Capitulations[1]. Touchant le point sensible, elle leur a donné par le traité, conclu à Constantinople le 29 octobre 1888, la garantie que ces puissances estimaient indispensable concernant le libre usage du canal de Suez. Ce traité, auquel la France, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, l'Espagne, la Grande-Bretagne, l'Italie, les Pays-Bas, la Russie et la Turquie apposèrent leur signature, prescrit que « le canal maritime de Suez sera toujours libre et ouvert, en temps de guerre comme en temps de paix, à tout navire de commerce ou de guerre, sans distinction de pavillon »; il interdit tout acte de guerre dans les eaux du canal et de ses ports d'accès, il limite les droits des nations belligérantes dans la zone du canal, sans porter atteinte toutefois à ceux du Khédive et du Sultan, chargés solidairement de faire respecter l'exécution du traité[2].

Après avoir vu longtemps dans le Turc le seul remède possible à l'anarchie qui s'était développée en Égypte dans les premières années du règne de

1. Elle y eut quelque mérite et l'on ne peut nier que son œuvre de réforme s'en soit trouvée quelque peu retardée.

2. Ce traité ne devint exécutoire qu'après l'accord franco-anglais de 1904, qui donna aux Anglais la main libre en Égypte.

Digitized by Google

Tewfik Pacha, l'Angleterre ne songea plus qu'à évincer le Sultan, du jour où elle eut pris pied sur les rives du Nil. Le concours militaire de la Turquie fut écarté après la victoire de Tell el Kebir; de même, deux ans après, quand la question se posa du rétablissement de l'ordre dans le Soudan troublé par la révolte du Madhi. Ce vaste pays resta dix ans en proie à l'anarchie. Quand l'armée anglo-égyptienne l'eut reconquis, le Sultan se vit écarté de l'accord conclu en 1899 entre l'Angleterre et l'Égypte pour définir le statut politique du Soudan. Par ailleurs, le firman concédé en 1892 au Khédive Abbas II portait une rectification de frontière dont le but était d'amener les soldats turcs jusqu'aux rives du canal de Suez. Sur la pression de l'Angleterre, la clause malencontreuse dut disparaître, et quand, en 1905, le Sultan tenta un nouvel effort pour occuper la péninsule du Sinaï, l'Angleterre le débouta une fois de plus de ses prétentions, après une négociation quelque peu orageuse.

Ainsi l'effort de l'Angleterre visa constamment à éloigner le suzerain du vassal, à combattre l'ingérence turque sous quelque forme qu'elle se produisît. On ne s'étonnera point que la Turquie ait conçu quelque ressentiment de ce traitement et qu'elle ait entretenu, au début de la guerre mondiale, l'espoir de reconquérir, avec l'aide de ses alliés, une province qui menaçait d'échapper entièrement à son influence. Tous les liens n'étaient point encore rompus entre l'Égypte et la puissance suzeraine. Il subsistait entre

Digitized by Google

les deux pays des sympathies, des affinités qui pouvaient s'aviver à l'occasion. Trente ans d'occupation anglaise n'ont point modifié en Égypte le fonds traditionnel des préjugés et des croyances. La sympathie religieuse des musulmans envers leur Khalife demeurait entière et il ne semble pas que la politique anti-islamique des Jeunes-Turcs ait éveillé, dès l'abord, les soupçons des croyants et créé en Égypte le mouvement de désaffection qui se fit jour plus tard pendant la guerre [1]. Dans les classes dirigeantes, travaillées par des influences secrètes, on ne se ralliait pas au régime d'ordre instauré par les Anglais, qui bridait les ambitions personnelles et mettait fin au règne de l'arbitraire. Toutes les ambitions étouffées, tous les espoirs déçus trouvaient leur expression dans l'attitude du Khédive. Abbas II s'était montré, dès son arrivée au pouvoir, un adversaire déclaré des Anglais, et lord Cromer avait dû réprimer durement, à deux reprises, ses écarts de conduite. « Son caractère et sa conduite, a écrit l'homme d'État anglais, rendaient pratiquement impossible toute relation véritablement cordiale entre le Khédive et le représentant du gouvernement britannique en Égypte [2]. » Dénué de scrupules, Abbas II n'hésitait pas, pour couvrir ses spéculations malheureuses, à s'approprier les revenus des biens religieux dont il s'était réservé la gestion, à

1. Lire sur ce sujet le chapitre très intéressant consacré par M. G. Lecarpentier, dans son ouvrage sur *L'Égypte moderne*, à l'Égypte au cours de la guerre.

2. Lord Cromer, *Abbas II*, p. 83.

Digitized by Google

trafiquer des décorations, ou bien il cherchait à vendre à des étrangers un chemin de fer dont il avait entrepris la construction et qui pouvait devenir, dans leurs mains, une arme contre l'Égypte. Ne le vit-on pas, en une occasion, se faire courtier en diplomatie? Son esprit d'intrigue était extrême. « Il devint, écrit lord Cromer, un outil docile aux mains du Sultan Abdul-Hamid [1]. » Après la chute de ce dernier, il parut tout aussi bien s'entendre avec les nouveaux maîtres de la Turquie. Chaque année il faisait des séjours prolongés à Constantinople, où il prenait plaisir à créer de la friction entre ses propres sujets et les Anglais. Il poussa l'impudence jusqu'à intriguer contre son propre gouvernement [2].

Cette hostilité sournoise du premier personnage de l'Égypte, les sentiments latents des classes influentes imposaient au gouvernement anglais une politique à la fois prudente et ferme. Poursuivant la politique de lord Cromer, Kitchener améliora par d'habiles mesures la condition du fellah. Mais, au rebours de ce qui se passe dans les autres pays, le paysan, en Égypte, ne constitue pas un élément conservateur, par la simple raison qu'il n'a pas d'influence politique; ignorant [3] et fataliste, il est une proie désignée pour les intrigants, les fauteurs de troubles. Plus efficace, sans doute, pour gagner l'opinion égyptienne, fut la création, en 1913, d'une Assemblée

1. Cromer, *Abbas II*, p. 75.
2. Sir George Arthur, *Life of Lord Kitchener*, t. II, p. 339.
3. La population musulmane compte environ 94 0/0 d'illettrés.

Digitized by Google

législative qui donna une première satisfaction aux aspirations nationalistes du pays. Mais la prépondérance anglaise en Égypte reposait, en dernière analyse, sur la force. Et c'est l'appareil de cette force, autant que son intérêt bien compris, qui conduisit le peuple égyptien à mettre une sourdine à ses sentiments, quand la guerre déchaînée entre la Turquie et l'Italie d'abord, la Turquie et les États balkaniques ensuite, vint mettre aux prises les puissances chrétiennes avec un potentat qui se trouvait être à la fois son khalife et son suzerain. Pendant ce premier bouleversement de l'Orient, l'Égypte observa, en fait, la plus stricte neutralité.

Pour une nation qui, comme l'Angleterre, possède des intérêts mondiaux, la distribution adéquate de forces de terre et de mer limitées en nombre, en vue de protéger des intérêts aussi dispersés, constitue un problème de la plus haute importance. Quelle place assigner à l'Égypte dans cette distribution? quelles forces terrestres consacrer à sa défense? Il n'est pas douteux qu'avant la grande guerre, le gouvernement britannique n'avait pas examiné sérieusement l'éventualité d'une lutte sur de multiples fronts, ni envisagé la défense de l'Empire dans son ensemble, pas plus qu'il n'avait dressé de plan pour développer systématiquement les immenses ressources militaires que cet

Digitized by Google

empire lui offrait[1]. On savait bien que les Dominions viendraient au secours de la mère patrie, mais on ignorait dans quelle mesure, et nul ne se figurait que, dès le début des hostilités, convois après convois se presseraient vers l'Europe depuis les extrémités de la terre[2]. Il n'est point étonnant, dans ces conditions, que la protection accordée à la grande ligne des Indes ait manqué de proportion avec l'importance intrinsèque que présente cette artère pour l'Empire britannique, et l'on a pu dire, non sans quelque apparence de raison, qu'une troupe aussi peu nombreuse que celle qui constituait alors la garnison anglaise de l'Égypte pourrait bien être, en cas de guerre mondiale, une source de faiblesse plus que de force[3]. Divers facteurs tendaient, il est vrai, à pallier l'insuffisance numérique des effectifs. L'Égypte est située à égale distance de l'Angleterre et de l'Inde[4], ce qui rend également rapide l'envoi de renforts tirés de l'un ou de l'autre pays. Bornée par la mer et le désert, elle se trouve à l'abri d'une attaque brusquée. Du côté de la Turquie, le désert oppose un redoutable obstacle à la marche d'une troupe ennemie, et l'Angleterre avait eu soin de maintenir cet obstacle dans son intégrité, en décourageant un projet de chemin de fer destiné à relier la Syrie à Port-Saïd[5]. Du côté de la mer, la maîtrise des

1. Sir G. Arthur, *Life of Lord Kitchener*, t. III, p. 4.
2. Corbett, *Naval operations*, t. I, Introduction.
3. Cromer, *Modern Egypt*, p. 255.
4. De Londres à Alexandrie on compte 3.122 milles; de Bombay à Suez, 2.950 milles.
5. Cromer, *Abbas II*, p. 76, en note.

Digitized by Google

océans exercée par la flotte britannique avait longtemps constitué la meilleure garantie contre une invasion. Mais voici que cette suprématie maritime était elle-même mise en question. Sous l'impulsion énergique de von Tirpitz, la flotte allemande se développait rapidement, et son accroissement systématique obligeait bientôt l'Angleterre à remanier tout son plan de défense maritime. En mai 1912, lord Kitchener fut convoqué à Malte pour assister à une conférence relative au contrôle naval de la Méditerranée. On y agita de graves questions. Ne convenait-il pas de concentrer les forces navales britanniques dans la mer du Nord pour faire face au péril allemand, et d'abandonner la mer Méditerranée à la flotte française qui consentait à en assurer le contrôle? Kitchener s'opposa énergiquement à cet abandon; il montra que le maintien d'une force navale anglaise en Méditerranée n'était pas inconciliable avec une puissante concentration de forces dans le Nord, et il finit par l'emporter : le gouvernement britannique décida de maintenir un petit nombre de navires puissants en Méditerranée [1]. « En Angleterre, écrit un historien contemporain, le sentiment instinctif que notre position dans le monde est en quelque façon liée aux forces que nous pouvions déployer en Méditerranée était très puissant. Et c'était devenu une règle de la politique anglaise — consacrée par une expérience répétée — que notre flotte de la Méditerranée donnait la mesure de notre

1. *Life of Lord Kitchener*, t. II, p. 336-337.

Digitized by Google

influence dans les affaires continentales, et ce sentiment n'avait fait que croître depuis que la route de l'Inde passait par cette mer, et que l'Égypte et Chypre étaient devenus des membres de l'Empire britannique[1]. »

L'escadre laissée en Méditerranée comprenait une division de croiseurs de bataille, une escadre de croiseurs, une escadre de croiseurs légers et un certain nombre de torpilleurs; elle constituait la véritable force de couverture de l'Égypte[2]. L'amiral Berkeley Milne, qui la commandait, se trouvait à Alexandrie avec l'*Inflexible*, battant son pavillon, l'*Indefatigable*, le *Warrior*, le *Black Prince*, quatre croiseurs légers et quatorze destroyers, quand, le 27 juillet 1914, il reçut par le télégraphe l'ordre de rallier Malte et d'y concentrer ses forces. Il se mit en route le lendemain matin : la guerre qui a ensanglanté le monde était sur le point d'éclater.

1. Sir Julian Corbett, *Naval operations*, t. I, Introduction.

2. Croiseurs de bataille : *Inflexible*, *Indefatigable*, *Indomitable*. 1re escadre de croiseurs : *Defence*, *Black Prince*, *Duke of Edinburgh*, *Warrior*. Croiseurs légers : *Chatham*, *Dublin*, *Gloucester*, *Weymouth*.

Digitized by Google

II

LA LUTTE DIPLOMATIQUE

(4 août-1er novembre 1914.)

Il appartient aux historiens maritimes de faire la lumière sur les incidents qui se produisirent dans la Méditerranée occidentale pendant les premiers jours du mois d'août 1914 et d'expliquer notamment comment le *Goeben* et le *Breslau*, les seuls navires de guerre que l'Allemagne possédât en Méditerranée, purent bombarder impunément Bône et Philippeville le 4 août, à l'aube, et charbonner le jour suivant à Messine, sans être rejoints par la flotte française dont les escadres avaient pris la mer dès le 3 août, ou par l'escadre anglaise [1] qui assumait, entre le cap Bon et la Sicile, un rôle de couverture à l'égard des transports de notre corps d'armée d'Afrique.

Après avoir rempli ses soutes, l'amiral Souchon, qui commandait la division navale allemande, quitta Messine le 5 août au soir et fit route vers l'est. Le 7,

1. Cette escadre n'était pas complète : la première escadre de croiseurs commandée par l'amiral Troubridge avait été détachée en surveillance à l'entrée du canal d'Otrante.

Digitized by Google

au matin, secouant l'étreinte d'un croiseur léger anglais lancé à sa poursuite, il franchit le canal de Cervi et pénétra en Méditerranée orientale. Il entrait si peu dans les vues de l'Amirauté que le *Goeben* pût tracer sa route vers Constantinople, que l'amiral Troubridge, qui lui avait vainement donné la chasse en mer Ionienne, lui prêtait le dessein de répéter à Port-Saïd et à Alexandrie le coup de Bône et de Philippeville. L'amiral Milne lui-même, lancé, trop tardivement, hélas! sur les traces du *Goeben*, continuait également à croire que le danger le plus immédiat était de le voir se porter vers Alexandrie et le canal de Suez [1]. On sait qu'après trois jours d'attente dans les îles grecques, pendant lesquels l'ambassadeur Wangenheim usa de tout le prestige de son maître pour arracher au gouvernement jeune-turc l'admission des navires allemands dans le Bosphore, le *Goeben* et le *Breslau* pénétrèrent dans les Dardanelles le 10 août à 8 h. 30 du soir.

L'insécurité de ces premiers jours de guerre, provoquée par les mouvements du *Goeben* en Méditerranée, avait été vivement ressentie en Égypte. La présence dans le pays des troupes d'occupation britanniques ne risquait-elle pas d'attirer sur lui l'attaque brusquée des navires allemands? La simple possibilité de cette attaque nécessitait, en tout cas, l'adoption immédiate de mesures de défense appropriées. Le 5 août 1914, le Conseil des ministres égyptiens, réuni

1. Corbett, *Naval operations*, t. I, chap. III.

Digitized by Google

sous la présidence du régent [1], était avisé de confier la défense du pays aux forces navales et militaires de S. M. Britannique. Il les autorisait en conséquence à exercer tout droit de guerre dans les ports et territoire égyptiens, à l'exception des ports d'accès au canal de Suez dont le statut particulier, régi par la Convention internationale de 1888, devait être respecté. Les navires allemands présents dans les ports égyptiens se voyaient accorder un délai de grâce expirant le 14 août au coucher du soleil, mais le Conseil spécifiait que les navires de commerce, quels qu'ils fussent, auraient « pleine liberté d'aborder et de quitter les ports d'accès ou de traverser le canal de Suez sans encourir la capture ou la détention, pourvu que la traversée du canal et le départ du port d'accès se fissent d'une façon normale et sans retard injustifié [2] ».

En fait, à côté des navires anglais retenus à Port-Saïd, à partir du 6 août, par ordre du consul d'Angleterre, jusqu'à ce que les routes maritimes fussent en sûreté [3], dix navires de commerce allemands, surpris par l'état de guerre, s'étaient accumulés à Port-Saïd et deux autres en rade de Suez [4]. L'Administration

1. Le Khédive Abbas II se trouvait alors à Constantinople.

2. « Décision tendant à assurer la défense de l'Égypte dans la guerre entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne », parue au *J. O.* du gouvernement égyptien du 6 août 1914.

3. L'interdiction de quitter le port fut levée le 11 août dans l'après-midi.

4. Ces navires étaient, à Port-Saïd : *Bärenfels*, *Rabenfels*, *Gutenfels*, *Helgoland*, *Annie Rickmers*, *Rostock*, *Lauterfels*, *Werdenfels*, *Derfflinger*, *Pindos* ; à Suez : *Lützow* et *Goslar*, auxquels se joignit quelques jours plus tard l'*Annaberg*.

Digitized by Google

égyptienne des Ports et Phares les avait astreints, dans la journée du 5 août, à dégréer leurs antennes de T.S.F., et même, sur le *Derfflinger*, qui s'était rendu coupable d'un emploi intempestif de la télégraphie sans fil, elle avait exigé le démontage de pièces de machine. A Suez, le *Lützow* se voyait infliger un traitement semblable à celui du *Derfflinger* [1]. A l'exception de ces deux navires, qui se trouvaient ainsi immobilisés, les autres bâtiments, après quelques jours de rétention, furent d'abord laissés libres de passer le canal, puis cette faculté leur fut retirée à partir du 17 août, jour où le *Rabenfels*, ayant tout à coup demandé à transiter, vit sa passerelle occupée militairement au moment d'appareiller pour le canal [2]. L'autorité locale frappée, non sans raison, de cette demande subite, craignait évidemment une tentative d'obstruction du canal. Mais, si elle dénia désormais aux navires allemands la liberté du transit, elle leur laissa pleine et entière faculté de prendre la mer quand bon leur semblerait.

Les forces qui constituaient la garnison britannique de l'Égypte et à qui incombait la protection du pays, se révélèrent aussitôt insuffisantes en nombre. Après avoir pourvu aux postes indispensables, il ne restait au général commandant guère plus de 1.000 hommes de troupes pour combattre, le cas échéant, des désordres intérieurs. La garnison de Malte pouvait, il

1. Toutes ces mesures furent prises par l'autorité locale, sans que la Compagnie du canal de Suez en ait été avertie.
2. Même observation.

Digitized by Google

est vrai, se porter rapidement au secours de l'Égypte, et elle fut dans ce dessein maintenue à son poste; mais, aussi bien, l'une et l'autre garnison, composées de troupes de l'armée régulière, étaient-elles destinées à rentrer en Angleterre, où leur besoin se faisait impérieusement sentir pour renforcer la petite armée du maréchal French [1]. En conséquence, l'ordre fut donné au gouvernement de l'Inde de faire partir, dès le 24 août, deux divisions indiennes pour relever les garnisons d'Égypte et de Méditerranée, et comme le croiseur allemand *Koenigsberg* opérait sur la route des transports, l'amiral Troubridge reçut, le 10 août, l'ordre de détacher à la protection de la mer Rouge deux de ses croiseurs : le *Black Prince* et le *Duke of Edinburgh* [2].

Sur ces entrefaites, la nouvelle de l'arrivée de la division navale allemande à Constantinople parvint à Londres; elle alarma au plus haut point le gouvernement britannique. « Si la nouvelle se confirme, télégraphiait aussitôt Sir Edward Grey à l'agent diplomatique anglais résidant au Caire, cela signifie que la Turquie s'est jointe à l'Allemagne et pourrait bien attaquer l'Égypte. » De nouveaux ordres partirent pour l'Inde prescrivant de faire tous les efforts pour avancer de quatre à cinq jours l'arrivée du premier échelon de troupes en Égypte. Des intrigues, analogues

1. Kitchener à French, *Lettre du 27 août 1914*, publiée par Sir G. Arthur, t. III, p. 39.
2. Corbett, *Naval operations*, t. I, chap. v. Le *Chatham* fut ensuite détaché à la même mission.

Digitized by Google

à celles où se débattait la Turquie, s'agitaient de tous côtés en Égypte, « avec tant d'astuce et d'activité qu'on pouvait craindre que si la guerre éclatait avec la puissance suzeraine, la situation intérieure ne devînt critique [1] ». Or, le pays n'était pas défendu. Qu'une des nombreuses canonnières turques, dont on signalait l'activité en mer Rouge, se présentât avec des troupes, il n'y avait sur les rives du canal aucune force qui pût s'opposer à leur débarquement. Cette crainte fut cause que l'Amirauté donna l'ordre, le 16 août, au croiseur *Black Prince*, de s'arrêter et de rester provisoirement à Suez.

Ce croiseur était déjà parti depuis deux jours pour la mer Rouge, mais un heureux hasard le ramenait vers le port. Le 15, il avait rencontré et capturé en mer deux navires de la Hamburg-Amerika, l'*Istria* et le *Südmark*; faisant demi-tour, il les reconduisit à Suez où il arriva pour y apprendre que les ordres lui enjoignant de rester en ce port étaient annulés. Le *Warrior* était désigné pour le remplacer à la défense de l'Égypte, ainsi que le *Chatham*, qui reçut l'ordre de se rendre à Suez. Le *Warrior* ne tarda pas en fait à rallier Port-Saïd, où une division de contre-torpilleurs, envoyée de Malte pour patrouiller dans le canal, le rejoignit le 21 août [2]. Le *Weymouth* resta également à Port-Saïd.

1. Corbett, *Loc. cit*, t. I, chap. v.
2. Contre-torpilleurs *Foxhound*, *Mosquito*, *Racoon*, *Basilisk*.

Digitized by Google

*
* *

Ces mesures de précaution étaient devenues indispensables en raison de l'attitude de la Turquie. L'arrivée du *Goeben* et du *Breslau* à Constantinople, le 11 août, constituait pour la politique germanique un immense succès, et il était à craindre que le gouvernement jeune-turc ne cédât prématurément à la pression de l'Allemagne, enflée par cette victoire. La Sublime-Porte essaya, il est vrai, de sauver les apparences. Les navires allemands passèrent sous pavillon turc, mais ce n'était qu'un trompe-l'œil, et l'amiral Souchon, entré au service du Sultan, prenait en réalité la haute main sur la flotte turque. Le 16 août, il réclame à Berlin pour cette flotte et la défense des Dardanelles et du Bosphore deux amiraux, dix officiers, dix ingénieurs et six cents hommes. Le 18, il rend compte que les travaux sont en pleine activité : l'amiral instruit la marine turque, travaille aux défenses des détroits, crée des divisions de dragueurs de mines et des stations de signalisation[1]. De son côté, le général Liman von Sanders, chef de la mission militaire allemande, ne restait pas en arrière. Dès les premiers jours d'août, un accord passé entre Enver Pacha et Wangenheim décidait en principe qu'en cas de guerre, la mission militaire allemande possé-

1. Voir les lettres de l'amiral von Pohl, dans la *Revue maritime* d'août 1920.

Digitized by Google

derait « une influence effective sur la conduite de l'armée [1] ». La mobilisation était ordonnée et ses opérations commençaient à la fois dans toutes les parties de l'Empire, la mission militaire et l'État-major général turc travaillant en parfait accord à la réalisation d'un projet qui comportait la formation de plusieurs armées. Dans la seconde quinzaine d'août, Enver Pacha réunit en conférence Wangenheim, Souchon, von Sanders, les attachés militaire et naval allemands et quelques officiers supérieurs turcs, à l'effet d'examiner s'il convenait, au cas où la Turquie entrerait en guerre, de tenter une action contre le canal de Suez. Les marins se prononcèrent avec la plus grande chaleur pour cette action et rallièrent à leur point de vue tous les membres présents, qui se déclarèrent convaincus que l'opération pouvait être conduite rapidement et offrirait le grand avantage de transporter le théâtre de la guerre en Égypte. Seul, Liman von Sanders fit exception. En raison de la poussée vigoureuse exercée à ce moment par les Russes en Galicie, il pensait devoir donner à l'intervention turque la forme d'un débarquement important sur les côtes russes de la mer Noire, entre Odessa et Akerman. Invité à faire connaître ses vues au Chancelier d'Empire, Liman von Sanders s'exécuta : deux jours après, le 17 septembre, il recevait du chef d'état-major allemand des armées en campagne un télégramme l'informant que « dans l'intérêt commun,

1. Liman von Sanders, *Fünf Jahre in Türkei*, chap. IV.

Digitized by Google

l'entreprise contre l'Égypte était d'une importance capitale », et l'invitant en conséquence à taire ses objections et à subordonner son point de vue à ces nécessités d'ordre supérieur[1]. Ainsi l'attaque du canal de Suez, conçue dès le mois d'août, fut décidée irrévocablement vers le milieu de septembre.

Les ambassadeurs de l'Entente s'efforçaient, par leur diplomatie, de retarder une rupture qu'ils pressentaient fatale. Il s'agissait pour eux de gagner du temps, de ce temps si précieux qui permettrait aux Alliés d'arrêter en France l'offensive brusquée de l'Allemagne et de se prémunir en Égypte et en Orient contre les extensions que l'Allemagne comptait y donner à la guerre. Dès le 7 août, le gouvernement anglais avait pris l'engagement de ne pas toucher au statut de l'Égypte, « si la Turquie demeurait neutre et l'Égypte tranquille[2] ». L'Entente pouvait offrir encore à la Turquie une compensation pour prix de sa neutralité : à savoir la promesse de garantir l'intégrité de son territoire. La Turquie n'avait-elle pas d'ailleurs d'excellentes raisons de rester neutre? Sortant à peine de deux guerres qui l'avaient épuisée, ne risquait-elle pas une ruine complète en se laissant entraîner dans un nouveau conflit? Les États-Unis appuyaient officieusement, pour des motifs humanitaires, ces conseils de modération[3].

Comme aux heures tragiques de son existence si

1. Voir note 1, p. 20.
2. Lecarpentier, *L'Égypte moderne*, chap. VIII.
3. *Mémoires de l'ambassadeur Morgenthau*, p. 91.

Digitized by Google

souvent bouleversée par les grandes crises européennes du passé, la Sublime-Porte se trouvait, dans la crise présente, partagée en deux camps : l'un préconisant l'intervention, l'autre le maintien de la neutralité, tous d'eux, d'ailleurs, n'obéissant au fond qu'à un seul mobile : la peur. Le Sultan était opposé à la guerre; l'héritier présomptif Youssouff Izeddin se montrait ouvertement pro-allié; le grand vizir Saïd Halim favorisait plus l'Angleterre que l'Allemagne; Djemal avait la réputation d'être francophile. Une grande majorité du cabinet n'éprouvait aucun enthousiasme pour l'Allemagne et l'opinion publique regardait la Grande-Bretagne comme l'amie séculaire de la nation[1]. Mais le camp opposé comptait les fortes têtes du gouvernement jeune-turc : Enver Pacha et surtout Talaat, le chef du groupe.

Talaat avait débuté dans la vie comme facteur; il avait été ensuite télégraphiste, et le goût de ce métier lui étant resté, il arrivait parfois au dictateur de la Turquie de transmettre ses ordres en maniant lui-même l'appareil aux dépêches. Physiquement, c'était un homme d'une puissante constitution. Son dos large et carré, ses biceps durs comme le roc matérialisaient la force mentale et la vigueur naturelle qui avaient facilité sa carrière. « Doué de capacités innées, extraordinaires, il avait un pouvoir dominateur intense, la faculté de penser rapidement et juste, et presque une divination surnaturelle des mobiles

1. *Mémoires de Morgenthau*, p. 94.

Digitized by Google

d'autrui. Sa franche gaieté et son sens de l'humour en faisaient, d'autre part, un admirable manieur d'hommes[1]. »

A côté de lui, Enver Pacha, le « héros de la révolution », offrait un parfait contraste, avec son physique et ses façons agréables, son beau visage aux traits réguliers, ses manières efféminées. Mais cette enveloppe dissimulait un cœur d'une cruauté sans merci, une volonté implacable et une ambition effrénée. Ses amis l'appelaient « Napoleonik », le petit Napoléon, en raison de l'admiration profonde qu'il témoignait pour Napoléon et Frédéric le Grand. Se croyant destiné à un grand avenir, il se posait en régénérateur de la Turquie. Son trait dominant était l'audace; c'était un homme de décision prompte, toujours prêt à jouer sa vie et son avenir sur une aventure. Rien ne trahissait au dehors ses émotions ni ses pensées; il était toujours calme, glacial, imperturbable[2].

Ces deux hommes, ainsi que Djemal, le troisième triumvir, étaient d'accord sur le but à atteindre. Épris de la chimère du pantouranisme, leur programme se résumait en un mot : « La Turquie aux Turcs », et ce mot avait des conséquences atroces, car dans son implacable logique, il entraînait l'élimination par la force des peuples étrangers habitant la Turquie[3]. Les triumvirs étaient d'accord aussi

1. Morgenthau, *Mémoires*, p. 28.
2. *Ibid*, chap. II.
3. D'où la persécution des Grecs, la destruction des Arméniens, l'élimination des Arabes.

Digitized by Google

sur le fait que le régime jeune-turc ne pouvait se soutenir sans un appui étranger qui l'aidât à organiser l'armée et la marine, à relever les finances du pays, à reconstruire son système industriel, et qui le protégeât contre les empiétements des nations environnantes. Seulement, tandis que Talaat et Enver penchaient vers les Allemands, Djemal, qui les détestait, tournait ses regards vers la France. Il avait donné des preuves de ses sympathies françaises au cours du voyage qu'il avait entrepris au printemps de l'année 1914; venu en France, il assista aux exercices de notre flotte et fit à notre gouvernement des ouvertures que l'orientation de notre politique et le réseau de nos alliances ne nous permettaient pas d'accepter.

L'Allemagne restait donc sans concurrent. Aussi bien était-elle la seule des grandes puissances européennes qui ne se fût pas approprié quelque gros morceau du territoire turc; elle avait les mains nettes, sinon pures, et c'est à elle que Talaat et Enver avaient décidé de faire appel.

Tous deux ne considéraient pas d'ailleurs l'Allemagne avec les mêmes yeux. Enver Pacha avait été conquis par la « Kultur ». L'empire germanique, son armée et sa marine, sa langue, son gouvernement autocrate, tout exerçait un charme profond sur lui; il devint et resta le plus ferme soutien des Allemands. Talaat consentait bien aussi à s'étayer des Allemands, mais, en politique plus avisé, il comptait se débarrasser au plus vite de ce tuteur, une fois son rôle

Digitized by Google

accompli[1]. Pour l'instant les deux hommes marchaient d'accord, et sous l'impulsion de leur volonté énergique qui dominait le parti de la neutralité, la Turquie peu à peu rompait en visière aux puissances de l'Entente.

Aussi l'ambassadeur d'Angleterre, sir Louis Mallet[2], et ses collègues alliés enregistraient-ils échec sur échec. Ils avaient naturellement protesté contre l'admision du *Goeben* et du *Breslau*. La Porte avait répondu que les navires étant achetés par la Turquie seraient remis à l'amiral Limpus, chef de la mission navale anglaise, et comme ce dernier témoignait le désir de reprendre du service actif, le Grand Vizir insista pour que la mission fût autorisée à rester. Il va de soi que les navires allemands ne furent jamais remis à l'amiral anglais; bientôt même Limpus et ses officiers furent brusquement remplacés dans la flotte par des officiers turcs et invités, « s'ils restaient », à continuer leurs services au ministère de la Marine. Djemal, le ministre de la Marine, promit, il est vrai, à sir Louis Mallet d'admettre dans le Bosphore des navires britanniques si les officiers et les équipages allemands ne quittaient pas Constantinople, mais à peine les forces en faveur de la neutralité, groupées sous l'égide du Grand Vizir, paraissaient-elles gagner du terrain, qu'on risquait, par contre-coup, de voir

1. Le livre du Dr Harry Stuermer, *Deux ans de guerre à Constantinople*, est tout à fait significatif à cet égard.

2. Sir Louis Mallet était en congé quand la guerre éclata; il rallia son poste vers le 20 août.

Digitized by Google

Enver Pacha brusquer les événements et commettre un coup d'État avec l'assistance du *Goeben* et de la mission militaire allemande. La promesse de Djemal ne fut pas tenue : tout au contraire, nombre d'officiers allemands, de marins et de soldats de marine traversaient sans cesse la Bulgarie pour rejoindre le Bosphore et grossir les effectifs allemands à Constantinople. La lutte diplomatique se concentra ensuite sur la mise en liberté de plusieurs navires anglais qui avaient été retenus dans les Dardanelles sous le prétexte que la sortie en était minée; bien que le Grand Vizir eût donné l'ordre de les relâcher, la faction allemande l'emporta, car l'ordre ne fut pas obéi[1]. Au même moment les canonnières turques en mer Rouge montraient de l'activité, et en Syrie les mouvements de troupes vers le Sud ne discontinuaient pas. Sans être désespérée, la situation était devenue très critique, et puisqu'on devait renoncer, en raison de la situation générale, à prendre aux Dardanelles une offensive qui en eût imposé à la Turquie, au moins fallait-il, sans perdre un instant, se prémunir contre une attaque et organiser la défense de l'Empire. L'Égypte passait ainsi au premier plan des préoccupations.

*
* *

Nul n'était plus que Kitchener averti de la nécessité de doter l'Égypte de moyens de défense adéquats.

1. Corbett, *Naval operations*, t. I, chap. v.

Digitized by Google

Dès son entrée au War Office, il avait conçu le plan grandiose de lever en Angleterre et dans l'Empire britannique d'immenses armées, mais, pour mener cette tâche à bien, il lui paraissait essentiel de se prémunir contre l'éventualité de plus en plus probable d'une Turquie hostile, dont la position, sur le flanc de la grande route qui relie l'Angleterre aux Indes, constituait une menace des plus sérieuses pour les communications intérieures de l'Empire. « La politique militaire de Kitchener consistait à assurer la tranquillité en Orient, afin d'être fort dans l'Occident, et il considérait l'Égypte comme la clef de notre position en Orient[1]. »

A la fin du mois d'août, Kitchener désigna le général sir John Maxwell, qui servait alors en qualité de chef de la mission militaire anglaise attachée à l'état-major du général Joffre, pour organiser la défense de l'Égypte. Ce choix était l'un des meilleurs que l'on pût faire. « Maxwell avait passé près de trente ans de sa vie militaire en Égypte, pays qu'il lisait à livre ouvert; il était aussi familiarisé avec les conditions locales que populaire parmi les pachas, les cheikhs, les fellahs et les soldats[2]. » Les troupes qui avaient été mandées de l'Inde étaient sur le point d'arriver en Égypte. Elles comprenaient la 9e brigade hindoue, détachée de la 3e division (Lahore), et Kitchener comptait leur adjoindre, pour la défense de l'Égypte, la division de

1. Sir George Arthur, *Life of Kitchener*, t. III.
2. Sir George Arthur, Ouvrage cité.

Digitized by Google

territoriaux anglais East Lancashire[1]. Débarquées à Suez le 9 et le 13 septembre, les troupes indiennes relevaient aussitôt le bataillon d'infanterie anglaise et l'escadron de cavalerie qui avaient fait leur apparition à Ismaïlia le 1er septembre, tandis que les navires de transport transitaient le canal et se rendaient à Alexandrie pour embarquer à destination de l'Angleterre l'armée anglaise d'occupation.

Maxwell arriva en Égypte le 17 septembre. La situation intérieure du pays était assez confuse. Le Khédive, malgré les invitations pressantes de son premier ministre, refusait obstinément de quitter son palais du Bosphore et de revenir parmi son peuple; sa conduite ambiguë, sa coquetterie à l'égard des Allemands et du gouvernement jeune-turc[2] encourageaient dans leur attitude les éléments indigènes qui, ne s'étant pas ralliés à la domination britannique, escomptaient des événements actuels ce qu'ils croyaient être leur libération. « Le peuple d'Égypte, la masse des fellahs musulmans, avait accueilli la guerre avec son indifférence ordinaire pour tout ce qui ne touche ni à l'Islam, ni à son gagne-pain de chaque jour. Tout au plus s'étonnait-il un peu d'apprendre que les Français et les Anglais se trouvaient dans le même camp; cela déroutait ses idées ordinaires. Bientôt, cependant,

1. La division East Lancashire arriva à Alexandrie le 25 septembre 1914.

2. Le Khédive avait assisté à la revue militaire qui fut passée à Constantinople, en juillet 1914, et qui marqua le triomphe de l'emprise germanique sur l'armée turque (Voir les *Mémoires de Morgenthau*).

Digitized by Google

cette indifférence fit place à une partialité de plus en plus marquée en faveur de l'Allemagne, sous l'influence des pachas, des beys et des cheikhs religieux. La guerre avait chassé les premiers de leurs villégiatures européennes et, dès le courant du mois d'août, ils rentraient, contraints, forcés, en Égypte, apportant avec eux les nouvelles de l'invasion de la Belgique et des premières victoires allemandes. En vrais Orientaux habitués à s'incliner avec admiration devant la force brutale, ils racontaient merveille de la puissance irrésistible de nos ennemis. Et puis, des émissaires venus de Turquie, commençaient à répandre le bruit que Guillaume était « bon musulman », qu'il était même « hadji », protecteur de l'Islam et l'allié du Commandeur des Croyants. Aussi les musulmans d'Égypte priaient-ils au fond de leur cœur pour le triomphe d' « Hadji-Guilloum »[1]. Conclure toutefois de cette disposition des esprits à une révolution imminente, c'était là une conséquence que sir John Maxwell n'était point disposé à tirer. « Il y a plutôt un peu plus de nervosité en Égypte, écrivait-il quelques semaines après son arrivée, mais tout est calme. Cela fait partie de la propagande allemande de déclarer qu'une révolution en Égypte est imminente et qu'il y a partout dans le pays des agents travaillant à soulever les indigènes contre les Anglais. Nous ne trouvons que de faibles indices de la vérité de cette assertion[2]. » Une politique pru-

1. Lecarpentier, *L'Égypte moderne*, chap. XVIII.
2. Maxwell à Kitchener, 16 octobre 1914.

Digitized by Google

dente et une main ferme permettraient sans doute de maintenir l'ordre dans le pays.

Les nouvelles venues de l'isthme de Suez et des provinces turques limitrophes de l'Égypte n'étaient pas aussi rassurantes. La Compagnie du Canal de Suez, fidèle à sa mission, s'était préoccupée, dès l'ouverture des hostilités, d'organiser à Port-Saïd un service de surveillance et de dragage du chenal d'entrée, dans le but de maintenir, conformément aux obligations stipulées dans son acte de concession, le canal et ses accès librement ouverts aux navires de guerre et de commerce du monde entier. Il lui paraissait maintenant que le danger le plus immédiat contre lequel on devait sans tarder se prémunir était une tentative venant soit du désert, soit de la mer Rouge, par voie d'Akaba, pour poser subrepticement des mines dans les eaux du canal et amener ainsi son obstruction en coulant le premier bateau qui passerait[1]. Une pareille opération, dans son opinion, pouvait être parfaitement tentée par un petit groupe d'hommes déterminés qui atteindrait le canal de nuit, et le seul moyen, selon elle, d'empêcher cette violation probable de la neutralité du canal était d'organiser un service de surveillance efficace des abords du canal. Les personnalités dirigeantes de la Compagnie eurent l'occasion d'exposer leurs vues au général en chef dans une entrevue qui eut lieu le 26 septembre

1. *Archives de la Cie du Canal de Suez*, rapport Béret, 28 septembre 1914.

Digitized by Google

au Caire. Sir John Maxwell, de son côté, avait été avisé qu'un parti de Turcs fortement encadré d'officiers allemands était débarqué à Alep avec tout un matériel de mines et d'engins destructeurs [1]. Une tentative d'obstruction était à craindre. Toute une série de mesures furent arrêtées de concert : surveillance serrée du canal, spécialement de nuit, dans les régions où il est facilement accessible du désert, réunion de moyens de dragage, contrôle rigoureux des barques à l'entrée du canal du côté de Suez [2], et des barques de pêche circulant sur le canal, dispositions relatives au matériel flottant de la Compagnie en service sur le canal maritime.

Deux incidents survenus quelques jours plus tard montrèrent que ces mesures de protection ne sauraient sans danger être plus longtemps différées. Le 4 octobre au soir, le colonel Walker, qui commandait les troupes indiennes stationnées dans la zone du canal, reçut une information télégraphique lui signalant la présence dans le désert, entre El Kantara et El Arish, d'un groupe de dix-huit chameaux et huit Bédouins se dirigeant vers le canal. Comme on savait que huit Européens, déguisés en Bédouins et munis d'explosifs, cherchaient à atteindre le canal, il eût été naturel d'être sur ses gardes. Or ce groupe suspect pouvait dans la nuit même atteindre

1. *Archives de la Cie du Canal de Suez*, lettre de l'agent supérieur à la Direction.

2. Les barques venant de la mer Rouge empruntent le canal maritime sur une certaine longueur, pour gagner la ville de Suez.

Digitized by Google

la berge du canal, sans trouver sur sa route un seul poste de surveillance pour l'arrêter.

Le transit fut interrompu, par précaution, dans la nuit du 4 au 5 octobre, et le lendemain, une reconnaissance poussée dans le désert jusqu'à une quarantaine de kilomètres du canal n'ayant rien révélé, la navigation fut reprise dans la matinée.

A la même époque, l'autorité militaire arrêtait un Allemand, espion avéré d'Enver, officier de police à Alexandrie, qui portait sur lui, au moment de son arrestation, un code secret, des cartes du canal de Suez et deux boîtes de détonateurs [1]. C'était le moment où le premier grand convoi venant des Indes arrivait à Suez, et où 38 navires portant près de 25.000 hommes de troupes destinées au front français se présentaient pour franchir le canal. La coïncidence était significative. Il importait de se prémunir au plus vite contre les ennemis du dedans aussi bien que contre ceux du dehors. Maxwell fit savoir à tous les sujets austro-hongrois et allemands résidant en Égypte qu'ils eussent à se faire inscrire avant le 12 octobre au gouvernorat de leur province. « Il y a trop de réservistes aptes à faire campagne, écrivait-il le 16 octobre, tant Allemands qu'Autrichiens, répandus dans toute l'Égypte. Je viens de finir l'immatriculation générale de ces individus et, quoique je n'aie pas encore les chiffres exacts, il doit y en avoir au moins six cents, et il peut y en avoir deux cents

1. Maxwell à Kitchener, 16 octobre 1914.

Digitized by Google

autres parmi les équipages des navires capturés. C'est un danger. » Maxwell proposa de les interner tous à Malte, où ils ne pourraient plus faire aucun mal.

En même temps il suggérait au Foreign Office une politique habile tendant à gagner à la cause alliée les Bédouins du désert et les Arabes du Hedjaz. « Les Turcs, disait-il, font des avances à nos Bédouins du Sinaï et leur offrent des robes d'honneur, des bakchich et des promesses d'armes; ils s'efforcent également d'entrer en relations avec les Senoussis. Je pense que nous devrions faire nous-mêmes quelque chose, essayer avec de l'argent d'en maintenir le plus grand nombre possible dans la fidélité et promettre que nous nous occuperons d'eux quand les difficultés actuelles seront passées. Je ne sais pas quelle est la politique du Foreign Office, mais je pense que les Arabes des environs de la Mecque et du Yémen devraient être approchés et soulevés contre les Turcs. »

Vers le milieu d'octobre, le gouvernement britannique se décida à mettre fin à la situation des navires allemands et autrichiens qui étaient restés dans les ports de Suez et de Port-Saïd après l'ouverture des hostilités. Le 13 octobre, ces navires furent occupés par des garde-côtes. L'administration des Ports et Phares leur fit faire de l'eau et du charbon; elle y embarqua le monde nécessaire pour que les navires pussent prendre la mer. Ainsi les équipages de prise se trouvaient déjà à bord, et les navires n'étaient plus pratiquement sous le commandement de leurs capi-

Digitized by Google

taines réguliers, quand l'ordre leur fut donné, le 15 octobre, de quitter le port [1]. Les navires appareillèrent néanmoins sous leurs pavillons nationaux. Arrivés au large de Port-Saïd, ils furent capturés par le croiseur cuirassé *Warrior* et conduits à Alexandrie.

Cet acte ne manqua pas de susciter de vives réclamations de la part des armateurs intéressés, qui se retournèrent contre la Compagnie de Suez et lui firent un grief de cette prétendue violation de la neutralité du canal. Avec beaucoup de raison, la Compagnie leur répondit qu'elle ne pouvait que « s'incliner devant l'action publique » et qu'elle croyait, en pareil cas, « remplir entièrement ses obligations en se bornant à s'abstenir de toute coopération à ces mesures ». La responsabilité incombait évidemment au gouvernement britannique, qui ne tarda pas, d'ailleurs, à donner une explication franche et loyale de ses actes. Le 23 octobre, le Foreign Office remettait aux représentants des puissances maritimes étrangères à Londres une note disant que « quelques-uns des navires appartenant aux puissances ennemies et restés dans le canal de Suez ont été détenus par le gouvernement égyptien pour avoir commis certains actes hostiles dans le canal; d'autres, parce qu'il y avait des raisons de craindre qu'ils ne méditassent des actes hostiles; d'autres, enfin, quoique parfaitement libres, ont refusé de quitter le canal, malgré l'offre d'un laisser-passer, dévoilant ainsi leur inten-

1. *Archives de la Cie du Canal de Suez*, rapport Béret du 18 octobre 1914.

Digitized by Google

tion d'user des ports du canal simplement comme de ports de refuge, mesure qui n'a pas été prévue par la Convention du Canal de Suez.

« Le gouvernement de Sa Majesté n'admet pas que le droit de libre accès et de libre usage du canal, accordé par la Convention aux navires de commerce, implique le droit d'user du canal et de ses ports d'accès pendant un temps indéfini pour éviter la capture, puisque le résultat évident de cette façon de faire serait de rendre très incommode l'usage des ports et du canal par d'autres navires, voire même de les bloquer, et le gouvernement de Sa Majesté pense qu'en conséquence le gouvernement égyptien est pleinement fondé à prendre les mesures actuellement en cours pour éloigner du canal tous les navires ennemis qui ont séjourné assez longtemps dans les ports du Canal pour montrer clairement qu'ils n'ont pas l'intention de partir, comme on le fait d'ordinaire, et qu'ils utilisent le canal et ses ports d'une façon qui ne cadre pas avec l'usage qui en est généralement fait par les autres navires [1]. »

1. Cette interprétation de la Convention de 1888 fut consacrée dans la suite par le jugement rendu, en février 1915, par la Cour des prises d'Alexandrie. Il est vrai que les magistrats ne s'en laissèrent pas imposer par la mise en scène imaginée par les autorités anglo-égyptiennes. Hésitant sur les règles applicables aux ports d'accès du canal, ces autorités n'avaient fait sortir les navires des ports que pour sortir elles-mêmes d'embarras en posant la question de la saisie en mer. Les magistrats, qualifiant de sophisme l'argumentation présentée par la Couronne à cette occasion, ont assimilé l'expulsion des ports à une saisie dans les ports.

Jugeant ensuite la question au fond, la Cour déclara que les ports d'accès ne sont neutralisés par la Convention de 1888 que pour les

Digitized by Google

*
* *

Ces mesures à l'encontre des navires ennemis étaient prises au moment où la Turquie allait joindre son sort à celui des Empires centraux.

Longtemps hésitant dans sa politique, soumis aux fluctuations de la situation militaire en Occident, le gouvernement jeune-turc, sous la pression d'Enver et de Talaat, se laissait maintenant forcer la main par les Allemands. Le 27 septembre, il avait pris la grave décision de fermer les Dardanelles, ou plutôt les Allemands l'avaient prise pour lui, s'il est vrai que c'est Weber Pacha, général allemand de garde au Détroit, qui, sans consulter les Turcs, donna l'ordre de clore les Dardanelles [1]. Le 1er octobre, le gouvernement jeune-turc abrogeait les Capitulations. Il rappelait ses bâtiments de la mer Rouge et, dans les premiers jours d'octobre, on voyait défiler dans le canal de Suez un grand nombre de navires et de canonnières turcs remontant vers le nord; ce retour précipité annonçait l'orage. Le parti de la neutra-

seuls besoins du passage, comme condition nécessaire du transit, pour que les navires puissent entrer et sortir. Au delà de ces besoins, ces ports ne sont pas neutres d'une manière générale. Ils gardent leur nationalité propre; ils restent égyptiens, c'est-à-dire ennemis. Ce sont des ports de transit, non des ports de refuge. Les navires ennemis qui s'en servent autrement que pour entrer dans le canal ou pour en sortir n'y trouvent pas un droit d'asile; aucune neutralité ne les protège (Voir *Journal des Débats* du 7 mars 1915, article signé G. Devin).

1. *Mémoires de Morgenthau*, p. 101.

Digitized by Google

lité, qui ne cessait de lutter avec obstination pour maintenir la paix, s'avouait impuissant à arrêter les préparatifs de l'expédition destinée à l'Égypte, et quand sir Louis Mallet se plaignait de la concentration de troupes turques à proximité de la frontière égyptienne, il lui était répondu que le gouvernement ottoman ne reconnaissait « aucune frontière égyptienne ». « Comme nous n'allons pas essayer de tenir notre frontière du Sinaï, écrit Maxwell vers le milieu d'octobre, et que nous détruirons autant de puits que possible, je m'attends à ce que tous les Bédouins se joignent aux Turcs, si ceux-ci viennent. Ne pouvant envoyer de patrouilles, je ne sais pas grand'chose sur ce qui se passe à la frontière. Je pense qu'il y aura bientôt des raids. Les Turcs paraissent travailler beaucoup à faire des routes, construire des forts, sur toute l'étendue de la Palestine et de la Syrie, comme s'ils s'attendaient à notre attaque, mais leur tendance est de marcher vers le sud, ce qui ne peut que signifier une attaque contre l'Égypte. Avec les huit bataillons de l'Inde, deux batteries de montagne[1], le Camel corps de Bikanir[2] et les garde-côtes, le canal doit être protégé. Je place tout ce monde à Ismaïlia, Port-Saïd et Suez. Les territoriaux se conduisent très bien et sont très ardents.... Nous saurons bientôt ce que les Turcs ont l'intention de faire. Le désert et le canal sont de rudes obstacles,

1. Arrivées à Ismaïlia au début d'octobre.
2. Il arriva seulement à la fin d'octobre à Suez.

Digitized by Google

dont la nature échappe peut-être aux officiers allemands qui conseillent les Turcs [1]. »

Le 24 octobre, sir Louis Mallet avertissait une dernière fois le Grand Vizir des conséquences inévitables qu'entraînerait une attaque contre l'Égypte, mais Enver et Talaat avaient pris leur parti; ils se décidèrent à brusquer les événements. Le 26 octobre, un parti d'Arabes, fort de 2.000 hommes environ, était signalé à une vingtaine de milles au sud-est d'El Arish, en territoire égyptien. Pliant bagages devant l'invasion, de nombreuses tribus bédouines du Sinaï refluaient vers l'intérieur de l'Égypte, et se présentaient pour franchir le canal au bac de la plaine de Suez [2]. Sur l'ordre du War Office, les autorités égyptiennes, en vue d'éviter une conflagration immédiate, avaient retiré leurs avant-postes d'El Arish et de Nakhl. Quand sir Louis Mallet apprit la nouvelle de la violation de la frontière turco-égyptienne, il écrivit à l'ambassadeur des États-Unis : « Je suppose que ceci signifie la guerre; vous pourriez annoncer la nouvelle à Talaat et lui faire sentir les résultats possibles d'un acte aussi insensé [3]. » Mais Enver réservait aux Alliés une surprise de sa façon. Ce même jour, 29 octobre, l'amiral Souchon, prétextant une attaque imaginaire de la flotte russe, ouvrait le feu en mer Noire sur des torpilleurs russes et allait bombarder Sébastopol avec le *Goeben*, tandis que le *Breslau*

1. Maxwell à Kitchener, 16 octobre 1914.
2. Rapport Béret, 1er novembre 1914.
3. *Mémoires de Morgenthau*, chap. XI.

Digitized by Google

lançait des obus sur Novorossisk. La nouvelle, télégraphiée par Souchon, jeta les ministres de la Porte dans une grande agitation. Djemal, le ministre de la Marine, ne parlait de rien de moins que de pendre l'amiral allemand. Talaat, de son côté, niait la préméditation, mais déclarait sans plus d'ambages que la Turquie avait décidé de se ranger du côté des Allemands. « La Russie, ajoutait-il, est notre plus grande ennemie, et nous la redoutons. Si maintenant, tandis que l'Allemagne l'attaque, nous pouvons lui donner un bon coup de pied, et la mettre hors d'état de nous nuire pendant quelque temps, il est de notre devoir de lui administrer ce coup de pied[1]. » Les ambassadeurs alliés venaient tout justement de demander à la Porte une explication au sujet du raid de Bédouins en territoire égyptien, quand ils furent saisis des graves incidents de la mer Noire. Les ministres turcs, qui n'avaient pu fournir de raison satisfaisante sur la violation de la frontière, assurèrent par contre ne pouvoir douter de la parole de l'amiral allemand et ils finirent par endosser son acte. Les ambassadeurs alliés, soupçonnant un stratagème, étaient d'avis de patienter. Le 30 au soir, cependant, sir Louis Mallet reçut des instructions de son gouvernement à l'effet de présenter à la Sublime-Porte un ultimatum portant que si le gouvernement turc ne désavouait pas, dans un délai de douze heures, les actes d'hostilité commis contre les Russes, sans aucune provoca-

1. *Mémoires de Morgenthau*, chap. XI.

Digitized by Google

tion de leur part, en exécutant sa promesse maintes fois répétée d'éloigner les équipages du *Goeben* et du *Breslau*, l'ambassadeur britannique demanderait ses passe-ports. Sur ces entrefaites, la flotte turco-allemande rentra dans le Bosphore et la ruse de l'amiral allemand éclata à tous les yeux. Les ministres ottomans se réunirent aussitôt à la Porte. « La séance fut très agitée. Le Grand Vizir et ses amis luttèrent passionnément pour revenir sur le pas fatal. A la fin, une résolution proposant le maintien de la neutralité l'emporta, mais une autre résolution ayant pour but de licencier les officiers allemands ne réunit pas la majorité des suffrages. On pouvait encore espérer que le poids de l'opinion qui appuyait le Grand Vizir et le ministre de la Marine réussirait à sauver la situation, mais cet espoir fut bientôt anéanti par l'initiative du gouvernement impérial de Russie. Sans prévenir ses alliés, la Russie déclara la guerre à la Turquie. Les ambassadeurs alliés quittèrent aussitôt Constantinople (1er novembre)[1]. »

Au moment où la crise se dénouait dans la capitale de l'empire turc, le deuxième grand convoi de troupes indiennes effectuait son transit à travers le canal[2] Quelques jours plus tôt, la division territoriale Wessex avait franchi le canal, se rendant dans l'Inde[3]. Le plan conçu par Kitchener pour la formation des armées britanniques était en pleine voie de réalisa-

1. Corbett, *Naval operations*, t. I, chap. XXVI.
2. Il comprenait trente-six navires.
3. Dix transports qui transitèrent le 26 octobre.

Digitized by Google

tion, et l'Égypte qui constituait une étape à mi-route d'Angleterre aux Indes pouvait être aisément secourue de l'un ou de l'autre pays. Ce résultat était acquis grâce à l'effort patient, tenace, énergique des ambassadeurs alliés à Constantinople. Bien que la partie fût virtuellement perdue pour eux, à partir du jour où le *Goeben* et le *Breslau* entrèrent dans les Dardanelles, ils surent exploiter le succès des armées françaises sur la Marne, le prestige et la prépondérance de la flotte britannique, les sentiments favorables à l'Entente manifestés dans les milieux ottomans et par certains ministres de la Sublime-Porte, pour retarder de trois mois l'échéance fatale. Ils finirent par succomber; il n'en pouvait être autrement avec des adversaires aussi dépourvus de scrupules qu'Enver, Talaat, Wangenheim. Mais ils pouvaient être fiers de leur œuvre : l'Égypte était en sûreté et la grande route de l'Orient bientôt purgée des corsaires allemands. La lutte diplomatique avait pris fin; désormais s'ouvrait l'ère de la force. La guerre fut officiellement déclarée à la Turquie le 5 novembre 1914.

Digitized by Google

III

LES PRÉPARATIFS MILITAIRES

« Dans les premiers jours de novembre 1914, eut lieu à la gare de Haidar Pacha, une imposante manifestation. Djemal, le ministre de la Marine, l'un des trois hommes les plus puissants de l'Empire turc, partait prendre le commandement de la IVe armée, dont le quartier général était en Syrie. Ses collègues et autres personnages influents avaient tenu à lui faire des adieux publics, dans lesquels ils l'appelèrent le « Sauveur de l'Égypte ». En réponse à ces harangues, Djemal déclara avec emphase : « Je ne reviendrai pas à Constantinople avant d'avoir conquis l'Égypte[1]. »

L'homme qui prétendait ainsi relever par un coup d'éclat le prestige déclinant de l'Empire ottoman offrait aux regards une physionomie singulière : un visage pâle, encadré de cheveux et d'une barbe noirs, et dont les traits exprimaient l'autorité, presque la férocité; une acuité extraordinaire du regard, une vivacité du coup d'œil qui dénotaient une

1. Morgenthau, *Mémoires*, chap. XV.

Digitized by Google

perspicacité intense; un rire déplaisant et bestial; la taille, plutôt petite, dissimulait une vigueur peu commune : sa main serrait la vôtre comme un étau[1].

Le moral était hideux : vaniteux et orgueilleux, faux et cruel, le « féroce » Djemal, ainsi qu'on l'a surnommé, ne connaissait qu'un moyen de gouvernement, l'assassinat. Son caractère était inflexible, et comme sa vie désordonnée, sa passion du jeu engendraient sans cesse des besoins d'argent, cet homme qui ignorait la pitié était aussi d'une cupidité sans bornes.

Avec cela très indépendant. Ce dernier trait de son caractère le mettait fréquemment en conflit avec Enver et Talaat. Pour cette raison, ces derniers étaient contents de le voir partir. En l'éloignant de Constantinople, comptaient-ils réellement sur lui pour s'emparer du canal de Suez et chasser les Anglais d'Égypte? Cela paraît douteux. Le Grand État-major allemand, dont les espérances fondées sur l'entrée en lice de la Turquie étaient cependant vives, n'attendait, lui non plus, si l'on ajoute foi aux dires de son chef, aucune action décisive de l'emploi des troupes turques contre l'Égypte; mais il espérait « couper temporairement le canal de Suez ou tout au moins tenir éloignées du principal théâtre de guerre des forces anglaises importantes, tandis que les ressources de l'Allemagne n'étaient employées pour les entreprises en Asie que dans une mesure ne pouvant

1. Morgenthau, *Mémoires*, chap. XV.

Digitized by Google

offrir d'inconvénients[1] ». Quoi qu'il en soit, le choix de Djemal Pacha pour commander la IVe armée et le corps destiné à opérer contre l'Égypte n'était pas des plus heureux. Djemal haïssait les Allemands; il ne cessait de blasphémer contre eux. La haine qu'il professait à leur égard n'était pas une garantie de l'unité de vues si nécessaire au succès de l'expédition. Peut-être, au fond, Djemal n'avait-il accepté le commandement en Syrie que dans des vues d'ambition personnelle. Calculant à l'inverse d'Enver et de Talaat, il y voyait sans doute une occasion de s'affranchir de l'autorité centrale et, si les circonstances s'y prêtaient, de se tailler un royaume dans les débris de l'Empire turc. Cet homme était capable de toutes les volte-face. Sa conscience était à vendre et peut-être l'Entente aurait-elle pu l'acheter, si elle avait consenti à y mettre le prix.

Après avoir pris comme chef d'état-major général le colonel allemand de Frankenberg, Djemal se mit en route pour Damas, où un autre officier allemand, le colonel von Kress, vint se mettre à sa disposition. Affecté au VIIIe corps d'armée comme chef d'état-major, von Kress s'était rendu à son poste dès le mois de septembre, et, sans perdre un instant, il avait commencé les préparatifs d'une marche en avant contre le canal de Suez[2]. Des bateaux métalliques

1. Général von Falkenhayn, *Le Commandement suprême de l'armée allemande, 1914-1916, et ses décisions essentielles*, traduction Niessel, p. 38 et suiv.

2. Liman von Sanders, chap. VI.

Digitized by Google

avaient été rassemblés dans ce but à Damas, et la réquisition ordonnée de tous les moyens de transport, voitures, chameaux, bœufs, mulets, chevaux, ânes, ainsi que des tuyaux de conduite d'eau de toute nature.

De quelles forces Djemal disposait-il en Syrie? Les premières estimations faites par les Alliés étaient manifestement exagérées : 90.000 hommes, disaient des renseignements venus par la voie de Pétrograd [1]. Les Turcs ne pouvaient au début de la guerre réunir en Syrie une pareille quantité de troupes. Leur principale offensive était dirigée contre les Russes, dans le Caucase, où se réunissait la IIIe armée. La Ire et la IIe armées étaient réservées à la garde de Constantinople et des Détroits, où l'on pouvait craindre à tout moment une brusque offensive de l'Entente. Dès lors, la IVe armée ne devait guère être constituée que par les troupes locales renforcées d'éléments recrutés sur place : le VIIIe corps, dans la région de Damas, fort de 35.000 hommes environ répartis en trois divisions, et le XIIe corps, entre Mossoul et Alep, comprenant 15.000 hommes répartis en deux divisions. Au total : 50.000 hommes [2].

Avec des effectifs aussi limités, Djemal devait à la fois assurer la garde de la côte de Palestine et de Syrie, et former le corps expéditionnaire destiné à

1. Télégramme de l'ambassadeur de France, M. Paléologue, en date du 5 novembre 1914.

2. C'est le chiffre donné, en décembre 1914, par le lieutenant-colonel Maucorps, attaché militaire à Constantinople.

Digitized by Google

l'attaque du canal de Suez. Pour donner à ce dernier une force raisonnable, il devenait nécessaire de limiter strictement les troupes destinées à la défensive. A Beyrouth on ne laissa qu'une garnison très faible. Les autres villes de la côte furent simplement gardées par des gendarmes de la territoriale, qui avaient l'ordre d'abandonner la côte sans résistance si une flotte venait à poindre. Il existait d'ailleurs fort peu de batteries pour défendre le littoral. On prit soin de faire évacuer les ports par la plupart des Turcs et des musulmans, et par mesure de précaution, la voie ferrée de Caïffa fut détruite vers l'intérieur.

En opérant toutes les réductions, Djemal réussit à consacrer 30.000 hommes à l'opération contre le canal de Suez, et comme, sur ce total, près de la moitié des troupes étaient employées aux services de l'arrière, ce n'est guère qu'un corps de 15.000 hommes qui aborda les rives du canal en février 1915.

Les difficultés à vaincre pour porter ce corps en Égypte étaient immenses. Tout d'abord se présentait celle des communications à l'intérieur même des frontières de l'Empire turc. Il existait bien des voies ferrées reliant Constantinople au sud-est de l'empire, mais la Porte ottomane n'avait jamais eu de politique générale des chemins de fer, et ce long réseau ferré manquait d'homogénéité. A travers le plateau d'Anatolie courait le chemin de fer de Bagdad. Il était à voie unique. Sa construction avait été inspirée par des considérations économiques et financières et non par

Digitized by Google

des considérations militaires; il ne possédait qu'un nombre restreint de locomotives et de wagons et son rendement était faible. Arrivé au pied du Taurus, on devait transborder le matériel soit sur des charrettes soit à dos de chameau pour atteindre le tronçon ferré qui traverse la plaine d'Adana; puis, comme l'Amanus n'était pas encore percé, un nouveau transbordement s'imposait avant d'atteindre le troisième tronçon de voie ferrée en construction vers Alep et l'Euphrate. A partir d'Alep, la Syrie offrait bien plusieurs tronçons de voie ferrée reliés entre eux. Mais leur construction, confiée à des Compagnies différentes, n'avait été régie par aucun plan d'ensemble; la largeur des voies était différente, et quelques améliorations qu'on pût leur apporter, ces lignes n'étaient pas susceptibles d'une exploitation rationnelle. Toutes souffraient d'un dénuement excessif en matériel roulant, en matériel de la voie, en combustible et en personnel spécialisé à la construction et à l'exploitation[1]. La voie ferrée s'arrêtait par ailleurs à bonne distance des confins sud de la Palestine, et il fallait, à partir d'El Afuleh, organiser des transports sur route par Naplouse et Jérusalem, pour atteindre Bir Seba, point choisi pour la concentration.

On se trouvait en ce point à la limite du désert, qui constituait le second obstacle à une entreprise militaire contre l'Égypte. La vaste région qui s'étend

1. Falkenhayn, p. 38 et suiv.; Liman von Sanders, chap. IV.

Digitized by Google

du sud de la Palestine aux rives du canal de Suez n'est point partout uniforme. Quand on quitte le rivage de la Méditerranée pour pénétrer dans le désert du Sinaï, on traverse d'abord la zone des sables; réduite à une bande mince près de Rafa, sur la frontière turco-égyptienne, cette zone s'élargit progressivement entre El Arish et Katia, puis s'infléchit vers le sud et forme, à l'est du canal de Suez, une bande d'une largeur variable, qui mesure de 20 à 35 milles entre El Kantara et Ismaïlia, et 10 à 12 milles seulement au voisinage de la mer Rouge (voir carte I). L'océan des sables vient mourir au pied des contreforts avancés du Sinaï qui forment, au nord de la presqu'île montagneuse de ce nom, une vaste zone de plateaux, dont le Djebel Hellal, le Djebel Maghara, le Debel Um Muksheib et le Djebel El Raha dessinent de l'est à l'ouest le pourtour. Ces deux zones, zone des sables et zone des plateaux, offrent des conditions bien différentes au passage des armées. Dans la première, le sol est d'une contexture généralement molle, sauf en quelques points qui constituent des « îles » de terrain plus ferme; la marche y est infiniment fatigante à cause des dunes innombrables qui bossuent le terrain, surtout entre Bir el Mazar et Bir el Abd, ainsi qu'au sud et au sud-ouest de la palmeraie de Katia. Par contre l'eau s'y trouve en quantité assez abondante. Autour d'El Arish, les puits sont en nombre suffisant pour permettre une culture étendue, et l'eau y est de bonne qualité; en hiver, le lit de l'Ouadi El Arish

Digitized by Google

renferme également des étangs assez vastes. Plus à l'ouest les puits nombreux creusés autour de Bir el Abd, de Katia et de Bir el Doueidar alimentent toute une succession d'oasis où prospèrent près de 40.000 palmiers, et, d'une manière générale, il suffit de creuser le sol à deux ou trois mètres de profondeur pour trouver de l'eau d'une qualité, il est vrai, assez médiocre. La zone des plateaux offre avec la première un parfait contraste. C'est, pour la plus grande partie, une vaste étendue pierreuse ou couverte de gravier, tantôt plate, tantôt ondulée, stérile au delà de toute imagination, le plus souvent dépourvue d'eau, mais moins démoralisante pour les troupes fatiguées que le désert au sol mou[1]. Au fond des ravins qui découpent les flancs des montagnes, on rencontre parfois, en hiver, des étangs; la région possède aussi quelques puits : Bir Hassana, au pied du Djebel Yelleg, Bir Hamma au pied du Maghara et le puits citerne de Moia Harab sur le versant ouest du Djebel Um Muksheib. De cette dernière montagne coule vers l'ouest, en direction du grand lac Amer, l'Ouadi Um Muksheib, torrent le plus souvent à sec, mais que les pluies d'hiver gonflent parfois et qui recouvre alors d'une vaste nappe d'eau une dépression au sol argileux qui s'étend au pied de la colline d'Er Rigm. L'altitude moyenne de la zone des plateaux s'élève graduellement jusqu'à atteindre 400 à 500 mètres autour de Nakhl, centre adminis-

1. *The Times History of the War*, n° du 20 juillet 1915.

Digitized by Google

tratif de la péninsule du Sinaï, situé à mi-distance environ d'Akaba et de Suez.

Deux routes traversent cette vaste région désertique. Au nord dans la zone des sables, c'est la route côtière, route traditionnelle des caravanes et des armées d'invasion, qui longe la Méditerranée de Rafa à El Arish, passe ensuite à Bir el Mazar, Bir el Abd et Katia, pour aboutir sur le canal à Kantara. Au sud, traversant la zone des plateaux, se déroule le Darb el Hadj ou route des pèlerins [1]; elle part du fond du golfe d'Akaba, s'élève rapidement jusqu'à 600 mètres, redescend ensuite sur le plateau qu'elle traverse par Bir Themed et Nakhl et aboutit dans la plaine de Suez au bac de Koubri. Quelle est la valeur de ces routes au point de vue militaire? Si la route côtière est bien pourvue en eau, elle offre le grave inconvénient d'être exposée, dans le voisinage d'El Arish, au canon d'un ennemi qui est maître de la mer. Pour se garer d'une telle attaque, les troupes d'invasion devraient faire un crochet vers le sud dans une région où le sable est particulièrement mou, et cet obstacle, joint à la nature du sol tout le long de la route, la rend impropre aux transports sur roues, à moins de consentir à des sacrifices énormes en bêtes de somme. La route des pèlerins, elle, offre un sol résistant propre au passage de l'artillerie; par contre, elle est très pauvre en eau. D'Akaba à Maan, point le

1. Route suivie jadis par les caravanes de pèlerins qui se rendaient du Caire à la Mecque.

Digitized by Google

plus rapproché du chemin de fer du Hedjaz, on compte trois journées de marche, dans un pays désolé, où la route descend du plateau d'Arabie par une tranchée profonde et d'une pente si rapide que les transports y deviennent d'une extrême difficulté. Cette route présente d'ailleurs le même danger que la première, car Akaba est absolument ouvert à une attaque navale.

En dehors de ces deux routes principales, le désert du Sinaï n'est traversé que par des pistes fréquentées par les Bédouins. La principale d'entre elles part du poste frontière d'El Auja, traverse le désert de Sirr, passe par Bir Hamma, Bir el Gifgaffa, rejoint l'Ouadi Um Muksheib et débouche sur le canal aux environs d'Ismaïlia. Cette piste tracée sur le plateau offre un terrain ferme et consistant, à l'exception d'un trajet de quelques milles dans le sable, entre le Maghara et le Yelleg; elle peut livrer passage à l'artillerie et aux voitures lourdement chargées, mais la question de l'eau y acquiert une suprême importance, car les puits sont peu nombreux le long de la route, et l'eau tout à fait insuffisante à moins que des précipitations atmosphériques ne viennent remplir le lit des ouadis.

Le désert franchi, l'armée turque arriverait sur les berges du canal de Suez, suprême et dernier obstacle qui, d'une mer à l'autre, creuse son lit dans le désert sur plus de 160 kilomètres. D'une profondeur moyenne de 12 mètres, le canal offre dans ses parties les plus étroites une surface d'eau d'environ 100 mètres de

Digitized by Google

largeur. En divers points de son parcours, les eaux de la mer ont rempli de vastes dépressions naturelles, qui forment de véritables lacs : le lac Timsah, les lacs Amers, larges de plusieurs kilomètres, impossibles à franchir sans l'aide d'une flottille. Ainsi, l'obstacle n'est abordable, pour une armée venant du désert, qui peut tout au plus amener avec elle un équipage de pont, que dans les régions situées en dehors des lacs : au nord, de Port-Saïd à Ismaïlia, sur une longueur de 75 kilomètres; au centre, entre Toussoum et le Déversoir, sur 12 kilomètres; au sud, entre le petit lac Amer et la lagune de Suez, sur 18 kilomètres. Ces trois secteurs d'ailleurs n'offrent pas les mêmes facilités d'approche. Jusqu'aux abords de Kantara, le secteur nord présente, en Asie, un terrain plat, d'un niveau inférieur à celui de la mer et du canal; c'est l'ancien fond du lac Menzaleh, desséché à la suite des travaux du percement de l'isthme. Au sud de Kantara, le canal traverse la dépression de Ballah, puis s'engage dans une région mamelonnée et traverse par une tranchée profonde le seuil de Guisr, qui se prolonge dans l'est par une série de hauteurs : le Kataib el Darb au nord, le Kataib el Kheil à hauteur du lac Timsah, et plus au sud, devant Toussoum et le Serapeum, le Djebel Habeita et le Katib el Habachi. Enfin, dans le troisième secteur, le sol s'exhausse avec régularité pour aller rejoindre dans l'est du canal les premières pentes des hauteurs qui bordent la zone des plateaux. Il résulte de ce relief du sol que l'attaque devrait, dans le secteur sud et la

Digitized by Google

majeure partie du secteur nord, s'avancer en terrain découvert en s'exposant à de lourdes pertes et que la seule région où une colonne assaillante puisse avec quelque chance de succès dérober ses mouvements dans les replis de terrain, est située au centre de l'isthme, à hauteur d'El Ferdane et du lac Timsah, ainsi qu'entre Toussoum et Serapeum.

L'absence de réseau ferré stratégique en Palestine, le désert, le canal et ses approches, tels sont les obstacles qui s'opposaient à la marche du corps expéditionnaire. Connus d'avance, ils pouvaient toutefois, par une préparation minutieuse, être surmontés; en fait, ils le furent. Mais ces obstacles franchis, il restait encore aux Turcs à vaincre les troupes britanniques; or, il était bien certain que ces troupes ne resteraient pas inactives et qu'elles s'emploieraient à renforcer l'excellente ligne de défense que leur offrait le canal par tous les procédés et ressources de l'art militaire. Là était l'inconnu, et dans cet inconnu résidait pour les Turcs tout le hasard de l'entreprise.

L'invasion des bandes armées en territoire égyptien (26 octobre) avait mis les Anglais en devoir d'agir immédiatement. Sur mer, le *Warrior*, qui se trouvait à Alexandrie, reçut l'ordre de se présenter devant El Arish, d'arrêter les troupes qui s'avanceraient par la route littorale et, d'une façon générale, d'agir à la place du poste frontière ramené en arrière. Le

Digitized by Google

Minerva arrivé à Suez le 30 octobre, avec les troupes indiennes, reçut l'ordre d'aller à Akaba pour remplir une mission semblable. Deux contre-torpilleurs furent envoyés à Port-Soudan en vue de patrouiller contre les mouilleurs de mines, et les torpilleurs de Malte partirent à destination du canal, afin d'y relever les contre-torpilleurs de patrouille appelés à un service plus actif[1].

A l'intérieur de l'Égypte, le général sir John Maxwell prenait ses dispositions pour assurer la tranquillité de son arrière-front. Le 2 novembre, il plaçait le pays en état de siège. Le peuple égyptien apprenait par une proclamation que l'Angleterre assumait désormais le contrôle militaire de l'Égypte, afin d'en assurer la protection, et les particuliers étaient avertis qu'ils « serviraient mieux la cause commune en s'abstenant de toute action de nature à troubler la tranquillité publique, à susciter des mécontentements ou à aider les ennemis de S. M. britannique et ses alliés[2] ». Le 6 novembre paraissait une nouvelle proclamation annonçant l'état de guerre entre la Grande-Bretagne et la Turquie. « Reconnaissant le respect et la vénération qu'inspire le Sultan, en sa qualité religieuse, aux Musulmans d'Égypte, lisait-on dans ce document, la Grande-Bretagne prend sur elle tout le poids de la présente guerre, sans demander l'aide du peuple égyptien; mais elle s'attend de son

1. Corbett, *Naval operations*, t. I, p. 364.
2. Proclamation parue au *Journal officiel* du gouvernement égyptien, du 2 novembre.

Digitized by Google

côté, et elle exige qu'il s'abstienne de tout acte de nature à entraver les opérations militaires ou à venir en aide à l'ennemi [1]. » Les mesures prises par le Conseil des ministres égyptien le 5 août 1914, à l'égard de l'Allemagne, étaient étendues à l'empire ottoman.

Si l'Angleterre avait de bonnes raisons pour ménager les sentiments religieux du peuple égyptien envers le Sultan, elle n'en était que plus résolue à en finir avec le Khédive. Abbas II avait ouvertement manifesté ses sentiments en joignant son sort à celui des jeunes-turcs. Il avait assisté officiellement à la séance du parlement ottoman où le Sultan déclara la guerre aux alliés et il s'entendit promettre sa restauration dans une Égypte délivrée des Anglais [2]. Cet ennemi déclaré de l'Angleterre ne pouvait plus régner sur l'Égypte et la guerre ayant rompu les liens qui rattachaient encore le pays vassal à son suzerain, l'Angleterre proclama son protectorat sur l'Égypte, déposa Abbas II du Khédivat et, pour bien marquer que la suzeraineté de la Turquie sur l'Égypte avait cessé, proclama son successeur le prince Hussein Kamel Pacha, Sultan d'Égypte [3].

Des mesures d'ordre furent prises à l'intérieur du pays. « Les suspects furent divisés en trois catégories : les sujets des puissances ennemies, les sujets ottomans et certains indigènes. Des sujets ennemis qui n'avaient pas quitté l'Égypte, une partie fut

1. Proclamation parue au *Journal officiel* du 7 novembre.
2. Lecarpentier, *L'Égypte moderne*, p. 188.
3. Proclamation des 18 et 19 décembre 1914.

Digitized by Google

arrêtée immédiatement et transférée à Malte; d'autres furent simplement expulsés; d'autres enfin, en grand nombre, furent laissés libres[1]. La surveillance et la découverte des Ottomans ou des indigènes susceptibles de fomenter des troubles ou de préparer une insurrection étaient moins aisées, et c'était là le plus sérieux danger auquel il fallait parer. On commença par purger les grandes villes et principalement le Caire des éléments les moins sûrs : Barbarins et Saïdiens furent, en grand nombre, gratuitement rapatriés aux frais de l'État dans leurs villages de la Haute-Égypte et du Soudan, avec ordre de n'en pas sortir. Puis ce fut la chasse aux émissaires des jeunes-turcs et aux fonctionnaires civils ou militaires qui tâchaient en sous-main d'exciter à la révolte la population ou l'armée indigènes[2]. » Les simples détenteurs de documents écrits ou imprimés ayant pour but d'inciter la population à faire cause commune avec les ennemis de l'Angleterre, ou d'exciter au mépris ou à la haine contre l'ordre établi du gouvernement, devinrent justiciables de la loi martiale[3].

Sur les rives du canal de Suez, la défense s'organisa rapidement. Les troupes de la 9e brigade indienne qui avaient commencé, dès le 29 octobre, à tracer les premiers ouvrages défensifs de campagne, cédèrent bientôt la place à un contingent plus important. Le convoi qui amenait les nouvelles troupes

1. Ils furent par la suite internés ou déportés.
2. Lecarpentier, *L'Égypte moderne*, chap. XVIII.
3. Proclamation du 11 novembre 1914.

Digitized by Google

indiennes arriva le 16 novembre à Suez, où les troupes opérèrent leur débarquement; l'un des transports cependant, le *Monteagle*, entrait dans le canal, accostait la berge Afrique aux environs du Serapeum et jetait tout son monde à terre d'un seul coup. Le même jour, le major général Wilson arrivait à Ismaïlia, où son chef d'état-major, le brigadier-général Bingley, l'avait précédé d'une dizaine de jours, et prenait le commandement de la défense du canal des mains du colonel Walker. Conformément aux instructions du général Maxwell, il organisa la défense du canal en trois secteurs, avec quartiers généraux placés respectivement à Suez, à Ismaïlia-bac et à Kantara. La base avancée fut placée à Zagazig; la base générale ainsi que l'hôpital, au Caire. Le major général Wilson s'établit de sa personne à Ismaïlia, avec la réserve générale[1].

Il trouva auprès des autorités de la Compagnie du canal de Suez le meilleur accueil. Tant que la Turquie n'était pas entrée dans la guerre, la Compagnie de Suez, soucieuse de rester fidèle à la lettre et à l'esprit de son firman de concession, avait le devoir de ne s'associer à aucun acte qui pût porter atteinte à la neutralité du canal. Les préparatifs des Turcs contre l'Égypte n'avaient pas cependant échappé à son attention, et ils avaient stimulé sa vigilance : l'entrée en guerre de la Turquie la libéra de tout scrupule.

1. Les dernières unités de la force confiée au général Wilson arrivèrent le 5 décembre 1914.

Digitized by Google

Ainsi la puissance suzeraine, la puissance même qui s'était engagée à faire respecter le droit de libre passage, stipulé dans la convention internationale de 1888, avérait son dessein de déchirer ce traité! La Compagnie de Suez se reconnut aussitôt « le devoir de donner sans restriction ni réserve son concours le plus entier en personnel et en matériel à l'autorité qui assurait la défense du canal menacé ».

La Compagnie possédait à pied d'œuvre des moyens considérables dans le matériel flottant à l'usage de ses services d'entretien et d'exploitation, des ressources nombreuses dans ses magasins et ses dépôts, de vastes ateliers capables de suffire aux réparations et aux confections les plus diverses. Ses lignes télégraphiques et téléphoniques parcouraient l'isthme; ses gares, situées le long du canal, constituaient des points d'appui et d'excellents postes d'observation. Maîtresse, en vertu de sa concession, de tous les terrains en bordure du canal, propriétaire des immeubles qu'elle avait construits pour les besoins de ses services et de ses agents, elle les mit, dans toute la mesure du possible, à la disposition des autorités militaires britanniques. La petite ville coquette et paisible d'Ismaïlia connut bientôt l'activité bourdonnante d'un quartier général en campagne. Enfin, les chefs de l'armée britannique trouvèrent dans le personnel de tout rang de la Compagnie du canal le concours le plus dévoué. Ses ingénieurs devinrent naturellement des conseillers écoutés dans les travaux divers ressortissant au corps du génie; les officiers de

Digitized by Google

marine mirent à la disposition de la défense les connaissances topographiques approfondies qu'ils avaient acquises au cours de leur commerce prolongé avec le canal; ils signalèrent les points faibles, les régions qui appelaient une surveillance plus active. Les volontaires ne manquèrent pas, parmi le personnel ouvrier, pour armer les appareils passés au service de l'armée. Une haute personnalité politique, que la Compagnie s'honore d'avoir à la tête de son conseil d'administration, et qui parcourut l'isthme dans les dernières semaines de 1914, écrit : « Jamais notre entente avec les autorités anglaises civiles et militaires n'a été plus étroite. Elles nous sont particulièrement reconnaissantes non seulement du généreux concours que nous prêtons aux troupes chargées d'assurer la défense du canal, mais aussi des procédés dont nous usons vis-à-vis d'elles pour rendre leur séjour dans l'isthme aussi confortable que possible : c'est l'entente cordiale dans toute l'acception du terme. » Des formules heureuses furent trouvées : le matériel prêté à l'armée le fut avec la clause « ni bénéfices, ni pertes », et ainsi, il fut mis gracieusement à la disposition des autorités, sans rétribution ni loyer, moyennant seulement le paiement des dépenses effectives de marche et d'entretien. Peu après, la Compagnie décida d'exonérer des droits de transit et de stationnement les navires et appareils affectés à la défense du canal; sa contribution à la guerre s'élève, de ce seul fait, à plusieurs dizaines de millions de francs.

Grâce à ce contact étroit, les autorités militaires

Digitized by Google

britanniques purent utiliser au mieux des intérêts communs le personnel et le matériel mis à leur disposition. Elles en usèrent d'ailleurs avec ménagement et discrétion. Le contrôle qu'elles avaient assumé sur la navigation dans le canal se borna à vérifier l'identité des navires à leur arrivée dans les ports d'accès, à placer au besoin une garde armée pour la durée du transit à bord des navires qui ne comptaient pas parmi les clients habituels de la Compagnie. Une fois le permis de transiter délivré, les autorités s'en remirent à la Compagnie du soin d'assurer le mouvement dans le canal avec ses propres agents et en suivant les errements établis. Que celle-ci se soit acquittée de sa tâche avec succès, malgré la réduction considérable du nombre de ses agents provoquée par la mobilisation, cela ressort du fait que, du 1er août au 31 décembre 1914, il ne transita pas moins de 376 transports, portant 163.700 hommes de troupes [1].

*
* *

Le plan militaire des Anglais consistait à établir la ligne de défense de l'Égypte sur les rives mêmes du canal de Suez. La décision en avait été prise longtemps avant la guerre [2]. Elle avait ses avantages et ses inconvénients. On ne pouvait songer à défendre la frontière du Sinaï, ligne conventionnelle tracée au

1. 200 navires du sud et 176 du nord. Les transports venant du sud portèrent 126.900 hommes; ceux du nord 36.800 militaires.
2. *Corbett*, t. I, p. 387.

Digitized by Google

milieu du désert, où il est impossible de faire vivre et de maintenir une troupe de quelque importance sans exécuter au préalable des travaux considérables d'appropriation. Attendre l'ennemi sur le canal, c'était tourner en sa faveur l'obstacle du désert, l'opposer à l'ennemi ainsi que celui offert par le canal lui-même. C'était réduire également la longueur du front, mesure favorable, qui permettrait de le garnir avec une densité de troupes plus grande. De plus, la défense organisée sur le canal se prêtait à une coopération de la flotte avec les forces de terre. Or les premières batailles qui s'étaient déroulées sur le front occidental avaient montré toute l'importance de l'artillerie lourde dans le combat moderne. Les puissantes batteries des cuirassés et des croiseurs, mobiles le long du canal, ne seraient-elles pas aptes à se porter rapidement au point attaqué, à soutenir l'action, et n'assureraient-elles pas, dès lors, toutes choses égales d'ailleurs, la supériorité à celui qui disposerait de leur concours? Ces arguments, certes, avaient leur valeur, mais la ligne de défense choisie n'était pas sans présenter aussi des inconvénients.

Ces derniers apparurent de suite quand, dans la nuit du 2 au 3 novembre, il fallut interrompre la navigation à la suite de l'apparition d'un groupe suspect d'Arabes à proximité du canal. L'alerte n'eut pas de suite, mais un ennemi entreprenant et pourvu d'artillerie moderne ne pouvait-il venir s'établir assez près de la berge Asie pour canonner les navires en transit, les couler en travers du canal et mettre ainsi en

Digitized by Google

danger la grande artère de l'Empire britannique? Les hommes d'État anglais eurent maintes fois le sentiment de ce péril. Dès la première réunion du Comité de guerre britannique qui eut lieu à Londres, le 25 novembre, M. Winston Churchill soutint que la meilleure façon de défendre l'Égypte était de débarquer quelque part sur la côte de la Turquie, et il conseilla d'attaquer la péninsule de Gallipoli[1]. Lord Kitchener avait, de son côté, envisagé une hypothèse de ce genre et il discutait en termes généraux avec Sir John Maxwell l'éventualité d'un débarquement à Alexandrette, en vue de couper les communications des Turcs au point où la ligne ferrée d'Anatolie se soude à celles de Syrie, de Palestine et de Mésopotamie. Mais le ministre de la Guerre n'avait aucune troupe disponible pour tenter l'une ou l'autre entreprise; l'argument était sans réplique et le projet Churchill tomba[2]. Quelques semaines plus tard, M. Lloyd George le reprit, en l'amplifiant. Il s'agissait cette fois de transporter dans les Balkans toute l'armée anglaise engagée sur le front occidental dans une lutte qui lui paraissait sans issue. Avec elle on frapperait un grand coup de prestige, on isolerait la Turquie, on accablerait l'Autriche, le plus faible des adversaires de l'Entente. Le projet comportait également une opération secondaire qui eût consisté à défendre l'Égypte en débarquant 100.000 hommes

1. *Dardanelles Commission*, First report, p. 14.
2. Sir G. Arthur, *Life of Kitchener*, t. III, p. 98.

Digitized by Google

sur la côte de Syrie. M. Lloyd George espérait ainsi couper de leurs bases les forces turques qui s'assemblaient dans le désert pour attaquer le canal, et, en portant la guerre en pays ennemi, gagner une victoire signalée qui réconforterait le moral du peuple anglais[1]. Mais le Comité de guerre repoussa ces suggestions et décida, dans ses séances du 7 et du 8 janvier, de laisser l'armée anglaise en France. Le 13 du même mois, Kitchener refusa d'affaiblir le front anglais en France et d'enlever des troupes de l'Égypte au profit d'une expédition contre la Turquie. C'était la sagesse même. Tant que le front occidental n'était pas stabilisé, tant que les Allemands pouvaient espérer, par l'entrée en ligne de leurs réserves, y obtenir une décision ou tout au moins s'emparer dans le nord de la France de positions stratégiques dont la perte eût lourdement pesé sur la suite de la guerre, le principe de l'économie des forces, qu'on ne viole jamais impunément à la guerre, commandait de consacrer à la défense du front occidental toutes les ressources disponibles et imposait sur les autres fronts une attitude défensive. Telle fut la ligne de conduite finalement adoptée par les Anglais et, dès lors, ils travaillèrent à améliorer, en Égypte, la situation naturellement forte qu'ils occupaient sur le canal de Suez, par des dispositions qui devaient augmenter l'efficacité de la défense.

1. Sir G. Arthur, *Life of Kitchener*, p. 102.

Digitized by Google

Les forces mises à la disposition du major général Wilson comprenaient :

a) 2 divisions d'infanterie indienne, fortes chacune de 3 brigades à 4 bataillons :

10e division d'infanterie indienne, major général Wilson :

28e brigade, major général Younghusband : 51e Sikhs, 56e Rifles, 53e Sikhs, 1/5e Gurkhas;

29e brigade, brigadier général Cox : 14e Sikhs, 89e Punjabis, 69e Punjabis, 1/6e Gurkhas;

30e brigade, major général Melliss : 24e Punjabis, 126e Baluchis, 76e Punjabis, 1/7e Gurkhas;

21e division d'infanterie indienne, major général Wallace :

22e brigade, brigadier général Geoghegan : 3e Brahmans, 92e Punjabis, 62e Punjabis, 2/10e Gurkhas;

31e brigade, brigadier général : A. H. Bingley, 2e Rajputs, 93e Burma infantry, 29e Punjabis, 128e Pioneers;

32e (Imperial service) brigade, brigadier général H. D. Watson : 33e Punjabis, 4e Gwalior infantry, Alwar infantry, Patiala infantry;

b) Une brigade de cavalerie :

Imperial service cavalry brigade, brigadier général W. A. Watson : Bahawalpur escort, Mysore lancers, Patiala lancers, Idar despatch riders, Hyderabad lancers, Bikanir camel corps.

Digitized by Google

c) La 7e brigade d'artillerie de montagne, comprenant les 21e et 26e batteries, renforcées par quelques pièces d'artillerie égyptienne.

d) Un détachement anglais du génie formé d'une compagnie et de sapeurs-mineurs.

Ces forces furent réparties de la manière suivante :

1 brigade d'infanterie à Port-Saïd,

1 brigade d'infanterie à Kantara,

1 brigade d'infanterie au Chantier VI et au Serapeum,

1 brigade d'infanterie à Suez,

2 brigades d'infanterie et 1 brigade de cavalerie à Ismaïlia.

Un train blindé stationna en permanence à Kantara et un deuxième train blindé à Ismaïlia.

Un important matériel de chemin de fer fut tenu prêt à porter rapidement des troupes d'un point à un autre de la voie ferrée qui court le long du canal, sur la rive Afrique, entre Port-Saïd et Suez. Des moyens de transport par eau furent étudiés et tenus également prêts à toute éventualité; ils consistaient essentiellement dans des chalands, des remorqueurs et des appareils de la Compagnie du canal, parmi lesquels, un bac à vapeur pouvait, à lui seul, porter plusieurs centaines d'hommes. Enfin, on compléta les mesures prises pour assurer la mobilité des troupes par l'établissement de moyens de communication d'une rive à l'autre.

Trois ponts furent prévus : à Kantara, au Chan-

Digitized by Google

tier VI et à Koubri (bac de la plaine de Suez). On rassembla le matériel nécessaire en ces points et toutes les mesures furent prises pour effectuer leur lancement rapide. Des exercices nombreux permirent de mettre au point ces installations, et l'on décida de n'installer les ponts qu'en cas de nécessité, de façon à éviter jusqu'au dernier moment de causer la moindre entrave à la navigation.

Les communications entre les deux rives furent assurées, en service courant, par des bacs. Aux bacs habituels de Kantara, du Chantier VI et de Koubri vinrent s'ajouter ceux de Ballah, d'El Ferdane, de Toussoum, du Serapeum (km. 91), du Déversoir (km. 95), de Chalouf (km. 138,700). Un bac supplémentaire fut installé au Chantier VI[1].

Sur la rive Asie, on construisit des ouvrages de campagne qui constituèrent de véritables têtes de pont à Kantara, au Chantier VI et à Koubri; ces ouvrages comportaient de l'artillerie. En outre, des postes fortifiés furent établis tout le long de la ligne du canal, dans un but de surveillance et pour le protéger contre les coups de main, notamment à Ballah, El Ferdane, Toussoum, Serapeum, Déversoir, km. 139, km. 143, km. 152, El Chatt (lazaret de Suez). Des tranchées furent creusées sur la rive Afrique pour couvrir les intervalles entre les postes et déjouer toute tentative de traverser le canal. Un système complet de commu-

1. *Archives de la Compagnie du canal de Suez*, Note sur la défense du canal, par V. Béret, 24 décembre 1914.

Digitized by Google

nications par télégraphe, téléphone et télégraphie sans fil réunit les différents postes aux quartiers généraux. On établit des défenses pour protéger le chemin de fer, les lignes télégraphiques et le canal d'eau douce[1]. Des installations spéciales furent créées pour approvisionner en eau les troupes stationnées le long du canal[2].

Ainsi, entre Kantara et Suez, toute la ligne du canal était solidement occupée et défendue. De Port-Saïd à Kantara, les conditions topographiques permirent d'assurer l'inviolabilité du canal sans recourir à des fortifications. Dans cette région, en effet, le canal est bordé en Asie par une vaste plaine, dont le sol, sous l'action d'une simple pluie, devient mou et vaseux au point de rendre le passage impraticable. Le niveau de cette plaine étant un peu au-dessous de celui de la mer, on pouvait l'inonder. Au cours d'une inspection des défenses de l'isthme que fit sir John Maxwell, le 14 novembre, la décision fut prise de tendre des inondations dans le désert, sur la rive Asie. Une coupure fut pratiquée dans la berge sud du canal des Salines, à 300 mètres dans l'est de la ligne d'eau du canal maritime, et, le 25 novembre, le batardeau ayant été ouvert, l'eau se répandit dans la plaine. Les résultats dépassèrent les espérances. Favorisée par une élévation, anormale pour la saison, des eaux de la Méditerranée, l'inondation atteignit le sud du

1. Le canal d'eau douce longe à quelques mètres de distance le canal maritime entre Kantara et Port-Saïd.
2. Rapport du major général Wilson, 11 février 1915.

Digitized by Google

kilomètre 34, abritant le canal, dans cette région, derrière une barrière d'une efficacité absolue[1].

En présence de ce succès, on résolut de développer le système des inondations. Les puissantes dragues aspiratrices de la Compagnie de Suez se transformèrent en pompes refoulantes qui s'en vinrent noyer, par-dessus les berges, tous les terrains placés en contre-bas du canal. C'est ainsi qu'on constitua près de la gare de Ballah un véritable lac protégeant le canal sur près de 5 kilomètres de longueur. Au km. 40,560, le *Neptune* commença de pomper le 17 décembre, puis, le 2 janvier, on pratiqua dans la berge Asie au km. 40,700 une coupure qui permit de noyer une dépression assez vaste s'étendant en profondeur dans le désert : cette nappe d'eau flanqua d'une façon très heureuse la position fortifiée de Kantara. D'autres dépressions furent également remplies au km. 50[2] et vers le km. 57.

A la suite de ces inondations, la ville de Port-Saïd était devenu pratiquement inaccessible par la terre. On ne pouvait plus y arriver — en dehors des deux berges du canal maritime — que par un étroit cordon littoral, mesurant 30 à 40 mètres de large, resserré entre la mer et la lagune artificielle créée en Asie du canal, lagune qui s'étendait à près de 25 kilo-

1. L'inondation rétrograda, en janvier, jusqu'au km. 24, mais le terrain abandonné par elle resta pratiquement infranchissable pendant de longs jours.

2. Deux coupures furent pratiquées à cet effet dans la berge Asie, au km. 49,700 et au km. 49,800.

Digitized by Google

mètres dans l'est. Ce cordon littoral aboutissait à Port-Saïd exactement vers les nouveaux ateliers de la Compagnie du canal. Un poste militaire y fut installé et des fortifications établies pour barrer complètement cette unique voie d'accès à la ville[1].

*
* *

Aux moyens de la défense terrestre se joignirent bientôt ceux de la défense maritime. A vrai dire, cette défense ne reçut pas immédiatement son organisation définitive. Le *Warrior* et le *Black Prince*, qui avaient jusqu'alors été affectés à la défense de l'Égypte, furent rappelés en Angleterre le 6 novembre, leur présence étant indispensable pour combler dans la « Grand Fleet » les trous causés par le départ des croiseurs de bataille lancés à la poursuite de l'amiral von Spee. Deux unités françaises, le *Bouvet* et l'*Amiral Charner*, tinrent provisoirement leur place. Vers la même époque, la destruction du croiseur allemand *Emden* (9 novembre), qui avait si longtemps inquiété les routes de l'océan Indien, libérait les navires de guerre détachés aux escortes des troupes indiennes. Les croiseurs *Gloucester*, *Melbourne*, *Sydney*, *Hampshire* et *Yarmouth*, rappelés en Méditerranée pour y attendre de nouveaux ordres, pourraient au besoin servir d'appoint à la défense du

1. *Archives de la Compagnie du canal de Suez*, rapport Béret du 24 décembre 1914.

Digitized by Google

canal. Le croiseur cuirassé *Swiftsure*, le plus puissant de tous, qui escortait alors un convoi de troupes vers Aden, reçut l'ordre de continuer jusqu'à Suez, et l'amiral Peirse, commandant la station des Indes, fut rappelé pour assumer le commandement de la zone de guerre de l'Égypte dont l'importance primait désormais celle de l'océan Indien. L'amiral hissa son pavillon sur le *Swiftsure*, à Port-Saïd, le 2 décembre 1914[1].

La marine française, à qui incombait le rôle principal en Méditerranée, ne se désintéressait pas de la défense de l'Égypte. Le *Charlemagne* et le *Saint-Louis*, détachés à la protection des convois circulant en Méditerranée entre l'Égypte et Marseille, avaient séjourné à plusieurs reprises à Port-Saïd dans l'intervalle de leurs escortes. S'ils quittaient définitivement ce port à la fin de novembre pour les Dardanelles, en retour, le 21 du même mois, un garde-côtes français, le *Requin*, arrivait à Port-Saïd avec la mission spéciale de coopérer à la défense du canal. Le croiseur cuirassé *Desaix* y passait à son tour le 30 novembre, mais continuait vers la mer Rouge, où il allait accomplir pendant plusieurs semaines une mission ingrate devant Hodeida. La petite escadre de l'amiral Peirse[2] s'accrut dans le courant de janvier 1915 du croiseur russe *Askold*, des croiseurs anglais *Proserpine* et *Clio*, du cuirassé anglais

1. Corbett, *Naval operations*, t. I, chap. XXVII.
2. Elle comprenait le *Swiftsure*, le *Minerva*, le *Requin*.

Digitized by Google

Ocean. Le croiseur français *d'Entrecasteaux* vint remplacer l'*Amiral Charner*[1]. Enfin les croiseurs auxiliaires *Hardinge* et *Himalaya* furent, dans les derniers jours de janvier, adjoints à la défense du canal.

Le 7 décembre, sur l'ordre du vice-amiral Peirse, le *Requin* appareillait de Port-Saïd pour Ismaïlia, portant plusieurs officiers généraux et supérieurs des troupes de terre, ainsi que des officiers de la marine britannique, qui avaient mission d'étudier tout particulièrement la question du commandement des pièces d'artillerie de bord par rapport aux berges du canal, en vue de déterminer les emplacements les plus favorables au tir contre un ennemi s'approchant par le désert[2]. Quelques jours plus tard, le *Requin* poursuivait sa reconnaissance des berges dans la partie du canal comprise entre le lac Timsah et les lacs Amers. On reconnut que partout, pratiquement, les canons des vaisseaux dominaient les berges, sauf dans les trois seuils d'El Guisr, de Toussoum et de Chalouf, formant au total une longueur de 20 à 25 kilomètres; mais, même dans ces régions, des positions convenablement choisies permettraient aux navires de battre obliquement les plateaux à l'est du canal. A la suite de cette reconnaissance, il fut décidé que le *Requin* s'embosserait, en cas d'alerte, dans la région au

1. Le *d'Entrecasteaux* arriva à Port-Saïd le 1er janvier 1915.
2. Marine, *Archives*, *Section historique*, lettre du commandant du *Requin* au ministre de la Marine, 12 janvier 1915.

Digitized by Google

sud du lac Timsah, et, comme, à l'endroit choisi, il n'existait pas de points d'amarrage, la Compagnie du canal, « qui, en toutes circonstances, s'efforce d'être agréable et utile à la marine française, » offrit spontanément de creuser gracieusement une fosse munie de coffres d'amarrage, suffisamment longue et large pour permettre au *Requin* de s'éviter dans toutes les directions et, par suite, de se porter rapidement dans la partie nord ou sud d'Ismaïlia suivant les nécessités militaires[1].

La défense maritime disposait également de quelques petits torpilleurs anglais et de canots à vapeur armés en guerre pour patrouiller le canal. Elle demanda à la Compagnie de Suez le concours de trois de ses porteurs, afin de renforcer ce service; elle les munit de projecteurs et les arma de quelques canons légers ou de mitrailleuses. Les torpilleurs surveillèrent principalement la région des lacs depuis le lac Timsah jusqu'au km. 133, et les canots à vapeur patrouillèrent la nuit dans le reste du canal, joignant leur surveillance à celle des patrouilles qui circulaient sur les berges, d'un poste militaire à l'autre.

*
* *

Le complément indispensable des dispositions prises pour assurer la protection du canal était l'organisation d'un service d'exploration à grande distance,

1. Marine, *Archives*, *Section historique*, lettre du commandant du *Requin* au ministre de la Marine, 12 janvier 1915.

Digitized by Google

qui permit de se rendre compte de ce qui se passait à la surface du désert.

Ce service fut tout d'abord assuré par des patrouilles de chameaux montés et de cavalerie qui n'opérèrent pas sans péril. Le 20 novembre, une patrouille du Bikanir camel corps, commandée par le capitaine Chope, du 2e Gurkha rifles, et comprenant un officier hindou et vingt hommes, patrouillait dans la direction de Katia, à une quarantaine de kilomètres environ de Kantara, quand elle rencontra soudain près de Bir el Nuss une force de deux cents Bédouins et Turcs. L'ennemi usa du drapeau blanc pour attaquer traîtreusement la patrouille indienne qui souffrit cruellement : l'officier hindou et douze hommes furent tués, trois sepoys blessés. Malgré sa position difficile, la patrouille parvint à se dégager en infligeant à l'ennemi une perte de soixante hommes environ[1].

Cet engagement incitait à plus de circonspection. Si les détachements de cavalerie ne pouvaient désormais être poussés à une si longue distance du canal, où ils restaient sans soutien, il n'en devenait que plus nécessaire de doter la défense de moyens d'exploration rapides et à grand rayon. L'aviation y pourvut. Le 28 novembre, un détachement du Royal Fling Corps venait s'installer à Ismaïlia et, le 30, la *Foudre*, croiseur français, débarquait à Port-Saïd cinq

1. Rapport Wilson, 11 février 1915. A la suite de cet incident, la navigation fut, par précaution, interrompue dans le canal, dans la nuit du 20 au 21 novembre.

Digitized by Google

hydravions qui établirent leur base en ce port[1].

Aéroplanes anglais et hydravions français entreprirent l'exploration systématique du pays. Plus puissants que les avions britanniques, les hydravions français poussèrent des reconnaissances à grande distance dans le désert, malgré les risques qu'ils couraient au cas où une panne les obligerait d'atterrir. Leur présence permit d'explorer les deux routes par lesquelles on s'attendait à voir déboucher l'armée turque. Au sud, les hydravions prirent leur vol du fond du golfe d'Akaba, où le croiseur *Minerva* les avait transportés. Le 9 et le 11 novembre, le lieutenant de vaisseau Destrem survole la région Akaba-Maan, poussant jusqu'à 30 kilomètres de cette dernière ville[2]. Le 16 décembre, le matelot Levasseur survole la même région et s'élève jusqu'à 2.200 mètres sans parvenir à franchir les montagnes qui forment le rebord du plateau arabique.

Ces reconnaissances, quoique négatives dans leurs résultats, prouvèrent néanmoins que, de ce côté, les Turcs étaient très loin, que la route offrait de grandes difficultés à la marche d'un important contingent; aussi le général Maxwell, estimant que le danger n'était pas immédiat, ordonna-t-il de ne plus essayer

1. Ces cinq appareils : *N-7*, *N-11*, *N-12*, *N-13*, *N-14* furent complétés, le 3 janvier, par les *N-15*, *N-16*, *N-17*; ils étaient placés sous les ordres du lieutenant de vaisseau de l'Escaille, commandant l'escadrille.

2. Située sur la voie ferrée du Hedjaz, Maan pouvait servir de point de rassemblement à l'expédition destinée à opérer contre le canal de Suez.

Digitized by Google

d'atteindre Maan, « ne voulant pas, selon son expression, perdre des appareils si utiles, alors que l'ennemi est hors d'atteinte ».

On n'en continua pas moins à surveiller la région. Le 31 décembre, le quartier-maître Grall revenait d'une reconnaissance sur Akaba, avec le capitaine anglais Stirling qui lui servait d'observateur, quand une panne de moteur obligea l'hydravion à atterrir dans le sable. La prise de contact avec le sol fut très rude. Grall, projeté à dix mètres en avant de l'appareil, est gravement contusionné et sent qu'il ne pourra rejoindre que difficilement la côte distante de 30 kilomètres. Il conseille à Stirling de regagner seul le *Minerva* pour porter le compte rendu de la reconnaissance. Puis, sans oser brûler son appareil de peur que la fumée n'attire l'attention des Bédouins, Grall se met en route et marche péniblement vers la côte. Le lendemain, le *Minerva* envoie à la recherche du quartier-maître, mais on ne le retrouve pas. Obligé à des détours pour éviter les patrouilles turques, Grall continuait sa marche très lente vers le rivage; il avait épuisé sa provision d'eau : ses forces étaient à bout; à cinq heures du soir, il aperçut enfin le *Minerva*, mais ne réussit pas à s'en faire reconnaître. Et bientôt il vit le navire appareiller et s'éloigner de la côte pour se soustraire au tir des canons turcs. A minuit seulement le projecteur du *Minerva* découvrit notre brave pilote exténué : il était sauvé....

Simultanément, des explorations avaient été entre-

Digitized by Google

prises du côté du nord, vers la côte de Syrie et la frontière de Palestine. L'une d'elles, en direction d'El Arish, fut poussée jusqu'à Gaza en passant par Rafa, naguère poste frontière; on découvrit des troupes turques à El Arish : une centaine de tentes environ. Le feu qu'elles ouvrirent sur l'hydravion, qui ne volait encore qu'à une faible hauteur, faillit être fatal aux aviateurs. Pendant le trajet, deux pointes furent faites dans l'intérieur, jusqu'à une cinquantaine de kilomètres environ pour visiter les points d'eau. Nulle part, sauf à El Arish, on ne découvrit la présence de forces militaires. Nulle trace non plus de la construction d'un chemin de fer, dont une rumeur qui courait depuis quelque temps annonçait l'établissement à l'orée du désert[1].

Ainsi les explorations aériennes n'avaient décelé aucun mouvement important à la surface du désert. L'ennemi viendrait-il jamais? Sur les rives du canal on commençait à en douter. Tout au plus le supposait-on en voie d'organiser ses bases d'opérations, et plusieurs mois s'écouleraient, sans doute, avant qu'il se sentît en état de tenter un effort sérieux contre l'Égypte. La situation des Britanniques allait s'améliorant de jour en jour dans ce pays. Aux vingt-cinq mille hommes de troupes indiennes qui constituaient en propre la défense du canal, étaient venues s'ajouter, au début de décembre, deux divisions d'Australiens et

1. *Archives de la Compagnie du canal de Suez*, rapport Béret du 14 décembre 1914.

Digitized by Google

de Néo-Zélandais[1]. Ces troupes, arrivées à Suez le 1er et le 2 décembre, débarquaient quelques jours plus tard à Alexandrie, afin de recevoir en Égypte l'éducation et l'entraînement militaires qui leur manquaient. Tout naturellement, elles allaient constituer sur place une réserve de forces à qui l'on pourrait faire appel le cas échéant. La division territoriale East Lancashire et trois régiments de Yeomanry (Herts, Duke of Lancaster et Westminster Dragoons), avaient été également, pour plus de sûreté, arrêtés en Égypte. Ainsi, derrière les troupes de première ligne, c'était une réserve importante de trente à quarante mille hommes, stationnée dans le delta, qui se trouvait à même d'intervenir dans la lutte quelques heures après le début de l'action. En fait l'Angleterre disposait maintenant, tant dans l'isthme de Suez qu'en Égypte même, de forces plus considérables que celles que les Turcs pouvaient réunir dans la Syrie tout entière. N'était-il pas probable, dans ces conditions, que l'ennemi, informé par ses espions, retarderait, abandonnerait peut-être une entreprise que l'on pouvait d'ores et déjà considérer vouée à un échec?

Tandis que l'on paraissait s'abandonner, dans l'isthme, à cette pousée d'optimisme, le croiseur anglais *Doris* ramenait en Égypte un moine dominicain qui avait été chassé de Syrie par les Turcs, avec les autres religieux français. Questionné, le

1. Elles constituaient le fameux corps *Anzac*, commandé par sir William Birdwood.

Digitized by Google

30 décembre, à l'état-major du général Maxwell, il affirma, sans autre préambule, que les Turcs arriveraient jusqu'au canal de Suez. Ses paroles excitèrent l'hilarité générale; elles heurtaient les préjugés courants sur le désert du Sinaï : n'était-ce pas un désert sauvage, lui disait-on, sans routes, sans eau, où l'infanterie succomberait à la chaleur? L'éclat de rire émoustilla le moine; il ordonne à un officier de prendre une plume et dicte : « Avant le début de mars 1915, les Anglais verront les Turcs sur le canal[1]. » Il donna ensuite des raisons de sa conviction. Il avait vu de ses propres yeux, à Jésusalem d'abord, puis à Damas, passer, se dirigeant sur le Sinaï, des soldats bien équipés, dont le nombre, disaient ses informateurs arabes, pouvait s'élever à vingt ou vingt-cinq mille hommes. Un matériel considérable et varié de pioches, pelles, fil de fer, barques, appareils téléphoniques et télégraphiques, etc., était transporté sur des chariots ou par des caravanes de mulets et de chameaux vers Bir Seba en suivant une route d'étapes dont il signalait le nombre; du biscuit, préparé à Jérusalem, était envoyé à la limite du désert pour la nourriture des troupes; les outres en cuir, les vases en fer-blanc avaient été réquisitionnés pour transporter l'eau à travers le désert. Ce désert, d'ailleurs, sur lequel on ne parais-

1. Le 28 décembre, le lieutenant de vaisseau de l'Escaille adressait de son côté un rapport contenant ces mots prophétiques : « Les Turcs continuent à préparer l'invasion et tout porte à croire que, d'ici un mois, ils seront au contact des troupes anglaises. »

Digitized by Google

sait posséder à l'état-major que des données vagues et incomplètes, le moine le connaissait pour l'avoir parcouru, accompagné de Bédouins, au cours de ses missions archéologiques. Il insista sur la possibilité pour les Turcs de le traverser, surtout pendant l'hiver, soit par l'une des deux routes traditionnelles, soit par la piste tracée sur le plateau à égale distance de chacune d'elles, piste que, dans son langage tout imprégné de l'esprit biblique, il appelait la route des patriarches. L'accent de conviction, de sincérité qui se dégageait de ses paroles fit une grande impression, et ses déclarations furent le stimulant, le coup de fouet qui réveille l'esprit, lorsqu'une longue et vaine attente commence à l'assoupir.

*
* *

Dans la première quinzaine de janvier, les autorités militaires reçurent de fréquents rapports sur les préparatifs ennemis en Syrie; elles apprirent que les Turcs avaient établi des postes et des dépôts avancés à Khan Yunis, El Arish, El Auja et Kosseima. Les hydravions, dont les reconnaissances furent poussées surtout vers cette région, y étaient accueillis par des feux nourris; certains appareils furent atteints dans leurs ailes; il n'y eut heureusement personne de blessé. Cependant le pays situé à l'est du canal restait vide de corps ennemis constitués, quoique fréquemment parcouru par des patrouilles de

Digitized by Google

Bédouins, accompagnées dans certains cas par des officiers allemands habillés à l'arabe[1].

Ce n'est qu'à partir du 15 janvier que les Turcs commencèrent à donner des signes sérieux d'activité. Le 19, on signalait l'arrivée à El Arish d'une force ennemie importante. Le 20 janvier, le quartier-maître Trouillet, avec le lieutenant de vaisseau Cintré comme observateur, survolait Katia et y décelait la présence de troupes. Le 22, les lieutenants de vaisseau Delage et Cintré, lançaient des bombes sur Bir el Abd; au retour, une panne les obligeant à amerrir, ils furent cueillis en mer par un torpilleur. Ce même jour, la présence d'éléments turcs est signalée à Moïa Harab et le renseignement se trouve confirmé le lendemain par une reconnaissance aérienne. A peu près au même moment, des rapports parvenaient à l'autorité militaire annonçant la présence de forces ennemies à Aïn Sudr, dans le secteur sud, tandis que les troupes montées de la défense prenaient contact au nord, avec des patrouilles ennemies près de Bir el Doueidar[2].

Le 23 janvier, une reconnaissance effectuée par le lieutenant de vaisseau de Saizieu, qui faisait ses premiers vols, signale vers El Auja et Kosseima un rassemblement évalué à quinze mille hommes avec de l'artillerie, et vers Bir Seba la présence d'environ dix mille hommes. En survolant ces localités, l'appareil est soumis à un feu violent. Le général Wilson

1. Rapport Wilson, 11 février 1915.
2. Même observation.

Digitized by Google

renforce les troupes de la défense du canal par les 1re et 3e brigades de la division East Lancashire qu'il appelle du Caire (20 janvier), et qui se rendent sur des positions préparées à l'avance. Le 22 janvier, de petits détachements prélevés sur les réserves vont garnir les tranchées préparées le long de la rive Afrique.

Le 26, des forces évaluées à deux mille ou trois mille hommes chacune sont repérées à Bir Mabeiuk (est de Suez), à Moïa Harab (est du petit lac Amer) et Ouadi um Muksheib, tandis qu'au nord l'ennemi s'avance et engage les troupes indiennes de la brigade du général Cox, près de Kantara. L'engagement est rompu à quinze heures trente. Le général Wilson décide alors de renforcer les secteurs nord et sud : deux bataillons de la 32e brigade, le 33e Punjabis et le 4e Gwalior infantry, vont garnir les tranchées creusées le long de la rive Afrique, entre le poste de Bench Mark et Ballah, tandis que les généraux commandant les secteurs renforcent le personnel de tranchées de la rive Afrique au moyen de réserves locales ; au sud, le général détache les bataillons Otago et Wellington, appartenant à la brigade d'infanterie New Zealand, qui vient d'arriver du Caire, en renfort à Koubri et garde en réserve à Ismaïlia les bataillons Auckland et Canterbury.

En même temps les navires prennent leurs postes de combat dans le canal. Le *Requin*, qui était rentré à Port-Saïd le 24 janvier d'une croisière sur les côtes de Syrie, avait repris son mouillage dans le lac

Digitized by Google

Timsah, le 25. Les navires de guerre *Swiftsure*, *Clio*, *Ocean*, *Minerva*, de la marine britannique, entrent dans le canal le 26. Le *Swiftsure*, battant pavillon de l'amiral Peirse, prend position à Kantara, le *Clio*, entre Ballah et El Ferdane, l'*Ocean* à El Shatt et le *Minerva* à Chalouf. Le croiseur français *d'Entrecasteaux* est mouillé dans le grand lac Amer, près du phare nord, et le *Proserpine* à Port-Saïd. Le croiseur auxiliaire *Himalaya* vient à son tour prendre position au kilomètre 140. Le transit des navires de commerce, qui avait été interrompu le 25 janvier par ordre de l'autorité militaire, est repris dès le lendemain. Mais on décide, par mesure de prudence, que la navigation n'aura lieu que de jour et que les navires passeront la nuit dans les lacs. Les chantiers de la rive Afrique sont évacués. Les pompes qui refoulaient de l'eau sur la berge Asie cessent le travail. Dans la section de Suez, tout le matériel qui se trouvait sur le canal est évacué, et, le 27, l'on ramène à Timsah la drague qui travaillait à El Ferdane.

Cependant les reconnaissances aériennes se multipliaient. Le 27 janvier, l'hydravion français piloté par le quartier-maître Le Gall et monté par le lieutenant Partridge, observateur, dut amerrir à la suite d'une panne. Les deux hommes gagnèrent le rivage à la nage. Ils se dirigeaient vers Port-Saïd, en suivant la côte, quand, dans la nuit, vers deux heures du matin, ils donnèrent dans une patrouille britannique qui ouvrit le feu et les tua tous deux.

Digitized by Google

Ce même jour, l'ennemi reçut des renforts et s'établit sur une position retranchée à 5 milles environ à l'est de Kantara, à cheval sur la route d'El Arish. Le *Clio*, qui avait pris position la veille au soir au kilomètre 57, ouvrait le feu vers dix heures trente du matin, à l'extrême portée de tir, sur des troupes venant de la direction d'El Mahadah, point où l'ennemi avait été signalé en force le jour précédent. Le navire avait déjà tiré treize coups de canon, quand un télégramme informa le commandant qu'il tirait sur des troupes britanniques parties le matin en patrouille du poste d'Ismaïlia. Le feu cessa aussitôt; il n'avait causé aucun dommage[1]. Dans le secteur sud, l'ennemi prononça, le 27, vers trois heures du matin, des attaques sur les postes de Baluchistan et d'El Koubri. Toutes deux furent repoussées sans pertes pour les Britanniques.

Après avoir tâté la ligne de défense au sud, l'ennemi effectua, le 28 au matin, une reconnaissance au nord sur Kantara. Marchant le long de la ligne télégraphique, il attaqua vers deux heures quarante-cinq du matin un piquet comprenant un détachement du 14e Sikhs, commandé par le capitaine Channer. L'action dura une demi-heure environ, sans que l'ennemi réussît à avancer. Puis le feu cessa graduellement et, au jour, on constata que l'ennemi s'était retiré par étape au point 70 sur la route de Kantara à El Arish, d'où cinq projectiles chargés

1. Rapport du H. M. S. *Clio*.

Digitized by Google

de lyddite tirés par le *Swiftsure* le délogèrent [1].

Les journées du 29 et du 30 se passèrent sans incidents. Le 31, les derniers rapports des reconnaissances donnaient sur l'emplacement des troupes turques les renseignements suivants :

Dans le secteur nord : à Bir el Mahadah (18 km. au nord-est d'El Ferdane), sept mille hommes et six pièces de montagne; à Bir el Abd, mille cinq cents chameaux; à Katia, deux mille hommes, quatre mitrailleuses et dix canons démontables; à El Arish, trente canons et une force très importante non évaluée.

Dans le secteur sud : à Moïa Harab, huit mille hommes et deux pièces d'artillerie lourde; à Bir Mabeiuk, quatre mille hommes et six pièces de montagne; à Nakhl, une force importante non évaluée.

Au moment où les Britanniques entraient en contact sur les rives du canal avec les éléments avancés du corps expéditionnaire turc, le comité de guerre, réuni à Londres le 28 janvier, prenait la décision, si grosse de conséquences, de lancer les flottes alliées à l'attaque des Dardanelles. Il s'agissait d'opérer une puissante diversion contre la Turquie, en vue d'alléger, sur la demande instante du gouvernement russe, la pression que les Turcs exerçaient dans le Caucase sur l'armée russe [2]. La défense de l'Égypte

1. Rapport Wilson, 11 février 1915.

2. Demande transmise, le 2 janvier 1915, par l'ambassade d'Angleterre à Petrograd. Il y a lieu de remarquer que, le 28 janvier, cette pression n'existait plus. L'armée d'Enver Pacha avait été si

Digitized by Google

paraît n'être entrée pour rien dans cette décision. On savait que l'attaque longtemps attendue sur le point le plus sensible des communications de l'Empire britannique allait se réaliser, mais cette éventualité ne causait aucun malaise à lord Kitchener. Et même le ministre de la Guerre exprima aux membres du comité l'espoir que les Turcs persévéreraient dans leur dessein, car les Alliés ayant réuni une force navale importante en Égypte, il leur serait possible de frapper un coup sur leurs lignes de communication à Gaza[1]. Kitchener voyait évidemment dans les circonstances présentes l'occasion d'infliger aux Turcs un échec retentissant.

La même confiance se manifestait en Égypte parmi les exécutants. « La tentative des Turcs contre l'Égypte, écrit le 31 janvier le commandant Rémy[2] au ministre de la Marine, est, à mon avis, vouée à un désastre total, et j'estime que l'armée ottomane marche à la mort. »

bien détruite que, sur quatre-vingt-dix mille hommes, il n'en revint que douze mille (*Liman von Sanders*, chap. VI).

1. Il ne semble pas, toutefois, que Kitchener ait envoyé en Égypte des instructions pour cette dernière opération.

2. Commandant du *Requin*.

Digitized by Google

IV

L'ATTAQUE DU 3 FÉVRIER 1915

Le désastre subi par leur IVe armée dans le Caucase n'avait pas en effet détourné les Turcs de leur dessein d'attaquer l'Égypte [1], et dans la seconde quinzaine de janvier, leurs préparatifs étant complets, ils s'ébranlèrent.

Les troupes qui formaient le corps expéditionnaire turc étaient en majorité constituées par le VIIIe corps d'armée, auquel se joignirent d'autres unités prélevées sur les IIIe, IVe et VIe corps d'armée. Mais les effectifs étaient loin d'être complets; certains régiments avaient laissé leur troisième bataillon en Syrie. Au total ce furent seize mille hommes qui partirent à la « conquête » de l'Égypte [2].

Djemal Pacha dirigea-t-il lui-même ses troupes? Ce point est douteux; il est probable qu'il ne dépassa pas Bir Seba. L'âme de l'expédition était un officier

1. Cette défaite avait causé une vive alarme à Constantinople, mais on s'était bientôt aperçu que l'élan russe était brisé, et les Turcs avaient repris confiance.

2. C'est le chiffre donné par Liman von Sanders.

Digitized by Google

allemand, le colonel baron de Kress, chef d'état-major du VIIIe corps.

Von Kress dirigea les mouvements du corps expéditionnaire avec une habileté consommée. N'acheminant sur les routes traditionnelles du nord et du sud, par où les Britanniques l'attendaient, qu'une portion minime de ses forces, il s'enfonça dans le désert avec le gros de ses troupes. Il comprenait la XXIIIe et la XXVe divisions, suivies par la Xe division, un parti de cavalerie, de l'artillerie de campagne, une ou deux pièces d'artillerie lourde[1], deux compagnies de mitrailleuses, un équipage de pont, deux bataillons du génie et quelques centaines de « fedais » ou soldats de la guerre sainte. Parti d'El Auja, von Kress traversa le désert de Sirr, passa par Bir Hamma, Bir el Gifgaffa, puis gagna Moïa Harab et l'Ouadi Um Muksheib qui, gonflé par des pluies torrentielles, lui fournit l'eau nécessaire à la subsistance de ses troupes. La piste, tracée dans la zone des plateaux, offrait un sol ferme où roulèrent les canons ainsi que les pontons montés sur des cadres munis de roues. Les approvisionnements étaient portés par des convois de chameaux, qui couvrirent des étapes d'une longueur inconnue jusqu'alors. Les hommes souffrirent plutôt du froid que de la chaleur; la nourriture fut suffisante, la soif inconnue.

De sa position de Moïa Harab, von Kress pouvait atteindre le canal de Suez aussi bien vers Chalouf que

1. Du calibre de 6 pouces (152 mm.).

Digitized by Google

vers Ismaïlia, et tenait ainsi la défense dans l'incertitude du point d'attaque. Brusquement il prit son parti, et obliquant vers le nord-ouest, ses têtes de colonne gagnèrent le 31 janvier dans la nuit les hauteurs du Djebel Habeita et de Kataïb el Kheïl, à 15 kilomètres à l'est du lac Timsah.

Très habilement, par des démonstrations effectuées devant Kantara et devant Koubri, il avait détourné l'attention de son adversaire vers les extrémités du canal, et maintenant, après avoir franchi le désert en sept jours, par une marche effectuée uniquement de nuit, il paraissait soudain en forces dans la région centrale du canal et menaçait la défense en plein cœur.

Un coup d'œil jeté sur la carte suffit pour se rendre compte de la raison qui guida son choix. S'il réussissait à franchir le canal soit au nord, soit au sud du lac Timsah, une marche de quelques kilomètres l'amenait à Néfiche, qui est la clé stratégique de l'isthme. Point de rencontre des voies ferrées et confluent des voies d'eau, l'enlèvement de cette position crevait en son centre le dispositif linéaire de défense imaginé par les Anglais, isolait l'une et l'autre fraction de troupes des secours qu'on chercherait à leur amener du Caire, et les réduisait rapidement à l'impuissance, ainsi qu'une immense population civile, par la privation immédiate de leur alimentation journalière en eau.

Quels atouts von Kress avait-il dans son jeu pour gagner cette formidable partie? La surprise d'abord.

Digitized by Google

Il croyait s'en être assuré les avantages par sa marche dérobée et rapide, et les rapports qui lui furent faits par ceux de ses officiers qui les premiers arrivèrent en vue du canal ne purent que le confirmer dans cette opinion. Les Anglais, disaient-ils, jouaient tranquillement au foot-ball, et ses éléments avancés n'étaient plus qu'à 25 kilomètres du canal[1] !

L'autre atout résidait dans le soulèvement de la population égyptienne. Von Kress imaginait cette population travaillée par la propagande des jeunes-turcs, enflammée par l'appel à la guerre sainte émanant du Sultan et Khalife, dûment instruite sur ce qu'il fallait faire par une brochure infâme, répandue à des milliers d'exemplaires dans les pays d'Islam, et contenant un plan détaillé pour l'assassinat et l'extermination des chrétiens[2], et il pensait que la population musulmane, dont le fanatisme est comme un feu qui couve sous la cendre, prompt à crépiter au moindre souffle, attendait, espérait les Turcs et saluerait en eux des libérateurs[3]. A ces sentiments tout-puissants, il pouvait croire que l'intérêt individuel ne ferait plus contrepoids. La guerre, en provoquant

1. *Liman von Sanders*, ouvrage cité, chap. VI.

2. « L'extermination des misérables qui nous oppriment, dit en particulier ce document, est une tâche sainte, qu'elle soit accomplie secrètement ou ouvertement, suivant la parole du Koran : « Prenez-« les et tuez-les où que vous les trouviez : nous vous les livrons et « vous donnons sur eux pouvoir entier. » (Morgenthau, *Mémoires*, chap. XIV.)

3. Lire sur ce sujet le chapitre éminemment suggestif que M. Lecarpentier a consacré à la guerre dans son livre sur l'*Égypte moderne*.

Digitized by Google

une contraction dans la demande mondiale de coton, avait déterminé une baisse des cours, et la valeur de la récolte cotonnière en Égypte déclinait dans des proportions qui assumaient le caractère d'une calamité nationale[1]. Sans chercher à démêler les causes réelles de la crise, la population l'attribuait sans doute à ses protecteurs dont l'armée, installée sur son sol, avait forcé l'Égypte à quitter la neutralité, et il en résultait un trouble profond dans les affaires, chacun cherchant à se soustraire à ses engagements, spéculant déjà sur les changements politiques[2]. Fanatisme, mécontentement, espérances inavouables fondées sur le pillage et sur le meurtre, tous ces sentiments certes étaient réprimés par la crainte qu'inspiraient l'armée britannique et la main ferme de son chef suprême; mais en serait-il de même si les Turcs, remportant un premier succès sur le canal, faisaient irruption en Égypte? Et si le soulèvement escompté se produisait, comment les troupes du delta pourraient-elles rétablir la situation dans l'isthme, retenues prisonnières elles-mêmes au sein d'un pays insurgé?

Quoi qu'il en soit, la seule chance de von Kress résidait dans une action rapide. Le 1er février, dès les premières heures du jour, ses têtes de colonne arrivées à hauteur de Toussoum, Serapeum étaient repérées par la défense, qui, sur cet indice, détachait

1. Note du Conseiller financier sur le budget de 1915. La baisse fut d'environ 38 p. 100, par rapport à l'année précédente.
2. Note du Conseiller financier, 1915.

Digitized by Google

la 5e batterie Egyptian artillery en soutien à Toussoum et faisait retirer du canal les dragues de la compagnie qui travaillaient encore dans cette région[1]. Le corps turc du nord[2], basé sur Bir el Mahadah, se trouvait également bien placé pour agir soit en direction de Kantara, soit vers El Ferdane et le Chantier VI. Ce même jour, il prononçait un mouvement vers le Chantier VI. Repéré vers quatorze heures par le H. M. S. *Clio*, qui s'était déplacé au kilomètre 66, il fut pris sous le feu de l'artillerie de ce croiseur, qui tira une vingtaine de coups à l'extrême portée de tir sur des groupes ennemis aperçus à 5 milles environ dans le nord-est d'Ismaïlia-bac. La tête de pont fortifiée du Chantier VI ainsi que le poste de Bench Mark, situé plus au nord, furent aussitôt renforcés par des réserves de secteur; l'ennemi, renonçant à poursuivre l'attaque, se retira vers le sud-est.

Le lendemain, von Kress, ayant rassemblé sur le Kataïb el Kheïl la plus grande partie de ses troupes, fit ses préparatifs d'attaque. Vers neuf heures du matin, on aperçut du pont du *Requin* l'ennemi en mouvement à 9.000 mètres environ dans la direction du versant sud du plateau des Hyènes. Vu la distance, le commandant du navire ne jugea pas à propos de tirer, ses projectiles étant comptés. Le poste du

1. Rapport Béret du 6 février 1915.

2. Ce corps comprenait le LXXXe et le LXXXIe régiments de la XXVIIe division turque, deux batteries de campagne, une batterie de montagne, des mitrailleuses et un parti de cavalerie.

Digitized by Google

Chantier VI, dont la garnison se composait d'Indiens et d'Australiens, fit sortir des patrouilles pour explorer le désert.

« Le 2 février, écrit un officier français placé en observation au Chantier VI, nos patrouilles entraient en contact avec les premiers éléments turcs. Sur les collines, à 10 ou 15 kilomètres du canal, on voyait de nombreuses traces que les colonnes avaient laissées sur le sable en défilant pendant la nuit. Mais, dans la plaine, rien. Le désert qui, dans son éclairage uniforme, semble une nappe absolument plane, est en réalité sillonné de nombreuses dépressions où des troupes peuvent se cacher.

« Aussi les premières patrouilles qui sortent sont reçues par des coups de feu. On les renforce, puis on leur envoie de l'artillerie.

« Justement, à côté de moi, il y a une batterie de montagne indienne. Elle est commandée par un jeune officier anglais, qui est le seul Européen. Il vient de recevoir l'ordre de se porter en avant. Un commandement bref et, en quelques secondes, avant qu'on ne se soit rendu compte comment cela s'est fait, les pièces qui étaient en batterie se trouvent chargées sur les mulets et la colonne s'ébranle.

« Cependant une tempête de sable empêche de rien voir. Je me porte en avant sur une dune avec le colonel anglais qui commande le poste.... Mais, là c'est encore bien pis. C'est un supplice affreux de tenir seulement les yeux ouverts. Et penser qu'il y a des gens qui se battent là dedans!

Digitized by Google

« Au soir, les détachements rentrent les uns après les autres, les officiers pestant contre le sable, le vent et l'ennemi qui s'est replié. Alors tout redevient tranquille, et nous croyons à une fausse alerte[1]. »

Au nord d'Ismaïlia-bac, le *Clio* avait ouvert le feu vers dix heures du matin, à l'extrême portée de tir, sur les mêmes objectifs que la veille : l'ennemi s'était retiré aussitôt dans l'est. Le soir, au crépuscule, soutenu par une batterie de campagne placée sur la rive ouest au kilomètre 64, le navire tirait de nouveau sur un parti ennemi qui se retranchait à 6.000 mètres à l'est d'El Ferdane.

Profitant du vent de khamsin qui s'était levé vers midi, et qui, noyant le désert dans une poussière de sable, dérobait ses mouvements à la vue, von Kress poussa ses éléments vers le canal. Parfaitement renseigné sur la localité, il avait décidé de franchir le canal entre Toussoum et Serapeum, région qu'il croyait faiblement gardée, et il lança ses troupes et son matériel de pont dans cette direction. Ses préparatifs d'attaque ne passèrent pas toutefois inaperçus. Le khamsin ayant cessé de souffler entre quatre et cinq heures du soir, la défense put faire effectuer une reconnaissance d'avions avant la nuit. Les observateurs rapportèrent que des éléments ennemis s'étaient rapprochés du canal, et qu'ils disposaient de petits radeaux destinés vraisemblablement à mouiller

1. Ministère de la Marine, *Archives du Service historique*, note de l'enseigne de vaisseau Potier de la Morandière.

Digitized by Google

des mines dans le canal. Le croiseur auxiliaire *Hardinge*, qui était venu du Grand Lac prendre position vers seize heures trente entre le Djebel Meriam et Toussoum, ainsi que le *Requin* mettaient aussitôt leurs canots à vapeur à l'eau et les plaçaient en surveillance, avec une patrouille armée à bord, aux débouchés de la lagune dans le lac Timsah.

La nuit vient. Le vent souffle frais de l'ouest. Le *Requin* fouille avec ses projecteurs les criques de la lagune, et promène de temps à autre ses faisceaux lumineux à la surface du désert, où règne un silence de mort.

Cependant, sous le couvert des ténèbres, la XXVe division turque s'avançait avec les équipages de pont et le génie des IVe et VIIIe corps, qui atteignirent les premiers le canal au sud de Toussoum, munis de leurs pontons au nombre d'une vingtaine et de cinq ou six radeaux[1]. Une fraction du LXXVe régiment les accompagnait ainsi que quelques « fedais ». Ils abordent le canal en Asie entre le mille 47,4 et le mille 48,4. Cette région offre tout d'abord une succession de dunes, dont la crête commande la berge opposée, et qui sont séparées l'une de l'autre par des passages en forme de couloirs conduisant par une pente aisée jusqu'à la ligne d'eau. Les Turcs empruntent naturellement ces ouvertures dans la berge, pour pousser leurs pontons sur le rivage,

1. Ces radeaux étaient faits avec des bidons à pétrole serrés entre deux cadres en bois.

Digitized by Google

tandis que les troupes de soutien creusent des tranchées sur la crête des dunes. Plus au sud, la berge s'abaisse. Le terrain, coupé par des sillons perpendiculaires au canal qui s'élargissent parfois pour former des dépressions irrégulières, est parsemé de buissons et offre un excellent couvert où s'embusquent les troupes appartenant au LXXIVe régiment et le reste du LXXVe régiment; les Turcs s'accrochent aux aspérités du sol, creusent des tranchées sommaires et dissimulent leurs mitrailleuses dans les touffes des buissons. Au nord du mille 47,4, flanquant l'attaque sur la droite, une fraction du LXXIIIe régiment s'établit dans les tranchées extérieures que la garnison britannique du poste de Toussoum n'occupait que de jour.

Sur la berge opposée du canal se dresse en cet endroit une longue rangée de pins aux fines aiguilles sous lesquels les Anglais avaient dissimulé leurs troupes de couverture. On comptait, échelonnés du lac Timsah au Déversoir, une douzaine de postes tenus chacun par deux pelotons. Chaque peloton, surveillant un front de 600 mètres environ, fournit trois groupes de sentinelles placés à 200 mètres de distance. En réserve, au Serapeum, se tinrent trois compagnies à effectifs doublés. En Asie, les postes de Toussoum, du Serapeum et du Déversoir étaient garnis chacun par un demi-bataillon, tiré respectivement du 92e Punjabis, du 62e Punjabis et du 2/10e Gurkha rifles. Toutes ces troupes appartenaient à la 22e brigade, que l'on avait renforcée par la 5e bat-

Digitized by Google

terie Egyptian artillery (quatre canons et deux maxims), placée à proximité de la berge, et par la 19e batterie Lancashire.

La nuit était extrêmement noire et silencieuse. Le calme, le silence qui régnaient sur la rive Afrique fortifièrent les Turcs dans la croyance que cette rive était inoccupée. Mais « les soldats de la guerre sainte », qui accompagnaient les équipages de pont, ne furent pas aussi silencieux et, s'exhortant mutuellement par les cris de : « En avant, frères, mourons pour la foi », ils avertirent la sentinelle de la 5e batterie de campagne égyptienne de leur présence. Aux autres ouvertures de la berge, tout demeurait silencieux. « Nous n'entendîmes rien et ne vîmes rien, déclara un prisonnier, seulement dans le lointain, des aboiements de chien; nous étions au bord de l'eau quand une mitrailleuse ouvrit soudain le feu sur nous. »

Il était alors trois heures vingt-cinq du matin. Alertée, la défense avait ouvert le feu avec ses canons et ses mitrailleuses. Pressés dans les ouvertures de la rive Asie ou sur l'étroite plage qui s'étend au pied de la berge, les Turcs subirent de lourdes pertes. La panique s'empara des soldats arabes. Une partie des hommes qui étaient déjà embarqués dans les pontons se sauvèrent. Les autres jetèrent à terre les embarcations et les radeaux qu'ils portaient sur la rive.

Cependant, soutenus par un feu intense de mousqueterie et de mitrailleuses parti de la rive Asie, trois

Digitized by Google

pontons avaient réussi à franchir le canal et à débarquer des troupes sur la rive Afrique. Le premier accosta la berge au mille 48,3 et fut chargé par un petit groupe commandé par le major Skeen du 62e Punjabis; tous les Turcs furent tués ou blessés. Les deux autres pontons abordèrent en face du mille 47,6, et les Turcs montés sur la berge ouvrirent un feu efficace et meurtrier sur la batterie de campagne égyptienne et ses attelages. Promptement attaqués par le capitaine Morgan, du 62e Punjabis[1], qui fut blessé en cette occasion, les Turcs sont bientôt mis en déroute. Six sont tués, quatre faits prisonniers; vingt autres refluent sur le canal et se cachent au pied de la berge, où ils furent faits prisonniers dans la suite par une fraction du 2e Rajputs.

D'autres pontons chargés de troupes avaient été coulés au milieu du canal, où les plongeurs les retrouvèrent quelques jours plus tard, remplis de cadavres pesamment chargés[2]. Quand le jour vint, il éclaira l'étendue du désastre. Les cadavres des Turcs jonchaient la berge Asie et l'on apercevait sur près d'un kilomètre de longueur une grande quantité de matériel abandonné par eux. Ainsi la surprise du passage

1. Dès que le feu fut ouvert, la défense, jugeant à la vivacité du tir que l'alerte était sérieuse, avait détaché de la réserve une compagnie à effectif doublé appartenant au 62e Punjabis et la renforça subséquemment par six pelotons du 2e Rajputs.

2. On retrouva au total vingt-cinq pontons. Ils mesuraient de 5m,50 à 7 mètres de long et 1m,40 de large. Ils étaient en fer galvanisé et installés en vue de l'établissement d'un pont. Chacun d'eux était muni d'avirons et de gaffes.

Digitized by Google

tentée à la faveur des ténèbres se terminait par un échec sanglant. Von Kress, néanmoins, ne perdit pas courage, et avec les premières lueurs du jour, il résolut de renouveler l'attaque.

Il disposait de trois divisions groupées dans une formation bien articulée. A droite il lança la XXIIIe division dans la direction du Chantier VI pour attirer l'attention de l'adversaire sur ce point, y retenir ses troupes, tandis qu'il tenterait avec la XXVe division de forcer le passage dans la région où la surprise nocturne avait échoué. La Xe division était tenue en réserve[1], prête à se porter à la demande sur l'une ou l'autre partie du champ de bataille (Voir carte n° II).

Au lever du jour, l'infanterie turque apparaît en force, par le travers du lac Timsah, sur toute la ligne comprise entre le sud du plateau des Hyènes et la limite extrême des tranchées du camp anglais du Chantier VI, travaillant à se retrancher à 700 ou 800 mètres des défenses du camp dont la garnison était constituée par le 52e Sikhs, le 56e Punjabis, une batterie indienne d'artillerie de montagne et des sapeurs australiens. Peu après, les batteries ennemies commencent à tirer; leurs obus arrosent non seulement le camp, mais atteignent l'hôpital de Saint-Vincent[2] et le chantier des Hollandais installé dans l'île Chevalier; quelques projectiles tombent même à 300 ou 400 mètres à l'est du bois des Fontaines. L'artil-

1. Peut-être même la Xe division ne l'avait-elle pas entièrement rejoint le matin même de l'attaque.
2. Dont les malades avaient été préalablement évacués.

Digitized by Google

lerie turque dirige aussi son feu sur les navires de commerce ancrés dans le lac Timsah. Bientôt les shrapnells éclatent à proximité des navires et d'une drague qui travaillait encore, ce matin-là, dans le lac. La drague est ramenée au port vers neuf heures, et les navires marchands, changeant de mouillage, s'en viennent chercher un refuge jusque dans la petite gare du lac.

Les canons de la défense n'avaient pas tardé à riposter à l'artillerie ennemie. La batterie du camp anglais prit à partie les tirailleurs ennemis se montrant dans la plaine, et son tir était soutenu par celui d'une batterie Lancashire placée sur la rive Afrique. De son côté, le *Hardinge* ouvrait le feu à six heures quinze et quelques instants après, le *Requin*, après avoir bien repéré les positions ennemies et échangé des signaux avec le poste de liaison du Chantier VI, commençait à tirer avec ses pièces de 100 millimètres Canet. Une partie de son artillerie fut dirigée sur les batteries turques[1], le reste tirant sur l'infanterie : quelques obus chargés en mélinite suffirent à disperser les groupes mobiles aperçus dans la plaine.

Cependant l'artillerie ennemie prenait plus particulièrement pour objectif le *Hardinge*, amarré dans le canal au nord du Cheik Ennedeck. Aux détonations qui se succèdent, et qui n'ont pas la même force, on reconnaît que l'ennemi fait usage de pièces de différents calibres. Son tir devient d'instant en instant

1. Hausse moyenne du tir : 6.400 mètres.

Digitized by Google

plus précis. Vers sept heures, le *Hardinge* commence à encaisser. Peu après, deux projectiles de gros calibre éclatent dans les parties hautes du bâtiment : la cheminée avant est abattue, celle de l'arrière est fendue de haut en bas; le navire ne répond plus aux appels de T. S. F; dix hommes à son bord sont mis hors de combat, et sur la passerelle le pilote de la Compagnie du canal, George Carew, a un bras fracassé et une jambe emportée. Le navire est en grave danger. S'il reste à son poste, il court le risque d'être coulé sur place et d'obstruer le canal. Son commandant prend la seule mesure convenable en cette circonstance : il décide de se soustraire momentanément au feu de l'ennemi, et le navire, sous la conduite du pilote Carew qui n'a pas voulu quitter la passerelle malgré son horrible blessure, appareille et rentre dans le lac Timsah.

« A compter de ce moment, la défense de Toussoum et d'Ismaïlia incombait au *Requin*, qui se trouvait être le seul navire de guerre présent dans ce secteur[1] ». La grosse artillerie ennemie, débarrassée du *Hardinge*, le prend à son tour pour objectif et commence à régler son tir, sans qu'on puisse du bord repérer sa position. La situation devenant inquiétante, les armements des pièces de 100 millimètres, qui n'ont aucune protection, sont mis à l'abri sous le pont cuirassé et les feux activement poussés en vue

1. Rapport du commandant Rémy au ministre de la Marine, 8 février 1915.

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

d'un changement de mouillage. La tourelle de 274 millimètres avant reste seule en action; elle riposte tant bien que mal au tir ennemi, mais son feu est tout d'abord inefficace. Ce n'est que vers neuf heures du matin que l'on eut, à bord, la bonne fortune d'apercevoir la fumée au départ d'un coup et de constater que cette fumée correspondait avec la chute dans le voisinage du navire d'un projectile de gros calibre. Le second-maître canonnier Philippe télémètre sur la fumée du coup de canon et fournit une distance approximative. L'enseigne de vaisseau Campion, qui dirige le tir, consulte sa carte : guidé par le relief du sol, aidé du relèvement et de la distance, il parvient à situer la batterie ennemie dans le carreau B. 22, à 9.200 mètres du bord. Il fait aussitôt pointer la tourelle avant dans cette direction, et commence un tir sur hausses échelonnées entre 9.000 et 9.500 mètres. « Au troisième coup de canon, le feu de la grosse pièce cessa subitement et définitivement[1]. »

Le tir extrêmement précis du *Requin*, en éteignant le feu de la grosse artillerie ennemie, avait dissipé la menace la plus grave qui pesait sur le canal dans le secteur du lac Timsah. Le tir de ce navire ne fut pas moins efficace l'après-midi, quand son artillerie de

1. Rapport du commandant Rémy, 8 février 1915. Le carreau B. 22 correspondait à un secteur de tir dont le rayon limite de gauche tangentait le versant sud du plateau des Hyènes. Il est à noter que c'est précisément la direction dans laquelle, du *Requin*, on avait repéré le matin précédent des mouvements ennemis.

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

100 millimètres ouvrit de nouveau le feu sur les convois et colonnes ennemis en marche; vers trois heures trente elle réduisait au silence une batterie placée en 0.19[1], à 5.000 mètres du bord, qui tirait sur les bâtiments de commerce mouillés en rade. « En fait le tir de l'artillerie du *Requin* ne cessa de dominer complètement le déploiement des forces turques qui essayait de s'opérer entre Ismaïlia-bac et Toussoum. Tout groupe qui se manifestait était instantanément écharpé par les obus à la mélinite du *Requin*, qui atteignaient les Turcs à des distances où ils se croyaient évidemment en sûreté. L'ennemi subit de ce fait des pertes considérables[2]. »

Le *Requin* prenait une part tout aussi heureuse à l'action qui se déroulait dans la région de Toussoum-Serapeum. De ce côté, les Turcs, retranchés sur la rive est du canal, luttaient avec une grande énergie. Au jour, l'artillerie ennemie ouvrit le feu pour soutenir son infanterie[3]. Quoique bien réglé, son tir ne réussit pas à faire taire la batterie égyptienne placée entre Toussoum et Serapeum qui, après avoir tiré sur la rive Asie, put se tourner contre les réserves ennemies au fur et à mesure qu'elles se montraient dans le désert. Quatre canonniers furent blessés à la batterie.

A huit heures quarante du matin, le colonel Geo-

1. Relèvement approximatif N. 70 E.
2. Rapport du lieutenant d'infanterie de Saint-Quentin.
3. Après l'action on retrouva l'emplacement de deux batteries turques placées, l'une à 2.500 mètres, l'autre à 2.700 mètres dans l'est du canal.

Digitized by Google

ghegan, commandant la 22e brigade, après avoir personnellement reconnu les positions turques, confia à un détachement composé de quatre compagnies à effectif doublé, tirées du 2e Rajputs et du 2/10e Gurkha rifles, la mission de nettoyer la rive Asie. Tandis que cette contre-attaque se développait, l'ennemi s'enfuit en grand nombre du terrain accidenté où il s'était accroché après l'échec de sa tentative nocturne. En même temps, une force turque, estimée à deux brigades et soutenue par six canons au moins, se déployait en ligne à deux milles environ au nord-est du poste du Serapeum, et face à ce poste. Les troupes britanniques, renforcées, occupèrent alors une hauteur située à un demi-mille du Serapeum et se formèrent en ligne face à l'ennemi, leur flanc gauche en retrait et appuyé au canal; les compagnies du 92e Punjabis faisant front au nord-est, les pelotons du 2e Rajputs face au nord et le 2/10e Gurkha rifles en soutien.

L'avance le long de la rive Asie des pelotons du 2e Rajputs fut arrêtée avant d'atteindre le terrain accidenté par le feu de l'ennemi qui s'y trouvait posté, et que soutenait le feu des petits groupes qui avaient franchi le canal et étaient restés cachés au pied de la berge ouest. C'est alors que fut tué le capitaine Arundell, tandis qu'il conduisait bravement ses hommes.

Pendant que l'attaque se déroulait, le colonel Geoghegan demanda au lieutenant-commander Palmes, R. N., commandant le torpilleur 43, de détruire les pontons abandonnés par l'ennemi sur la rive Asie.

Digitized by Google

Ceux qui se trouvaient sur la plage furent détruits à coups de canon, et un parti débarqua pour s'assurer qu'il n'y en avait pas d'autres derrière la berge. Ces hommes se trouvèrent soudain en face d'une tranchée pleine d'ennemis et durent battre en retraite; en ralliant leur bâtiment, le commandant Palmes et le sous-lieutenant Cardinall furent blessés.

En même temps, la défense faisait appel à l'artillerie des navires de guerre postés aux deux extrémités du secteur. Le *Requin* ouvrait en conséquence le feu, à partir de midi, avec sa pièce de 274 millimètres, dans une direction conventionnelle (approximativement le S. 40 E.) avec des hausses variant de 10.500 à 11.500 mètres. Au sud du secteur, se trouvait le *d'Entrecasteaux*. Ce navire ayant reçu l'ordre dans la matinée d'appareiller du grand lac, pour aller remplacer le *Hardinge*, était entré dans le canal; puis, l'ordre ayant été annulé, il s'était amarré rive Afrique à 1 kilomètre environ au nord de la gare du Déversoir. De sa nouvelle position, il voyait les obus du *Requin* tomber à l'est du Serapeum, quand l'ordre lui parvint de « repousser l'attaque du Serapeum ». Le commandant Ravoux fit aussitôt ouvrir le feu entre 6.300 et 6.700 mètres avec les canons de 14 centimètres sur des groupes ennemis repérés à l'est du Serapeum. Le feu croisé des deux navires français battait ainsi avec une grande efficacité la région même où s'opérait le déploiement turc. Terrifiée par l'explosion de ces obus de fort calibre, l'infanterie

Digitized by Google

ennemie ne réussit pas à progresser[1]. Malgré l'appoint de troupes fraîches lancées dans la bataille[2], elle s'arrêta à 1.200 mètres environ de la ligne britannique, tandis que son artillerie continuait d'arroser d'une manière intermittente les positions britanniques de la rive Afrique. Vers quatorze heures, l'artillerie ennemie cessa de tirer, et les forces turques commencèrent un mouvement de repli vers l'est, saluées par la pièce de 24 centimètres du *d'Entrecasteaux* qui tirait à toute portée sur les troupes d'infanterie et de cavalerie.

Quant aux troupes ennemies qui s'étaient établies au cours de la nuit dans les tranchées extérieures du poste de Toussoum, leur sort avait été rapidement réglé. Un certain nombre de Turcs furent tués dès qu'il fit jour par le tir des mitrailleuses; le reste fut chassé ou tué et quatre-vingts prisonniers capturés au cours d'une contre-attaque locale bien menée par le lieutenant Thomson-Glover du 92e Punjabis.

Sept officiers turcs et deux cent quatre-vingts hommes, avec un matériel important, restèrent entre les mains des Britanniques, sur ce point du champ de bataille.

Sur les autres points du canal l'attaque turque, simultanément déclanchée pour fixer l'attention de l'adversaire, n'avait pas mieux réussi. A Kantara, les

1. Peut-être y eut-il défection parmi les Turcs. On releva après l'action, dans les tranchées turques, des cadavres avec les yeux bandés et les bras liés; ces hommes avaient dû être fusillés.

2. Deux bataillons du XXVIIIe régiment, appartenant à la Xe division.

Digitized by Google

Turcs avaient fait une courageuse attaque entre cinq et six heures du matin sur deux piquets fournis par le 89e Punjabis : elle échoua contre les fils de fer barbelés, où trente-six prisonniers non blessés restèrent accrochés. L'attaque fut renouvelée dans l'après-midi, en venant du sud-est; les Turcs devaient s'avancer sur un front étroit, et dans un terrain si marécageux qu'ils enfonçaient dans la boue jusqu'au ventre. Accueillies par le feu de l'artillerie indienne, que soutenaient les canons du *Swiftsure*, les troupes assaillantes furent arrêtées à 1.200 mètres de la position et subirent des pertes sérieuses.

Plus au sud, à hauteur d'El Ferdane, la nuit du 2 au 3 avait été troublée par une fusillade dirigée sur la gare du canal et sur le *Clio*. Au jour on repéra du bord deux lignes de tranchées à 5.000 et 6.000 mètres environ dans l'est, et le *Clio* ouvrit le feu. Un peu après neuf heures, deux canons ennemis de 3 pouces dirigent un feu extrêmement précis sur la gare d'El Ferdane qui est atteinte par plusieurs obus. Tout le possible est fait à bord du *Clio* pour repérer la position des pièces, et à neuf heures trente, la batterie ennemie étant découverte, le navire ouvre le feu sur elle. Les Turcs transportent aussitôt leur feu sur le *Clio*; ils tirent avec une grande précision : aucun obus ne tombe à plus de 100 mètres au delà ou de 50 mètres en deçà du navire, et le tir est parfaitement réglé en direction. A dix heures quinze, un projectile atteint la passerelle et cause de légères avaries à un canon, un autre atteint le ventilateur

Digitized by Google

de la machine. Quinze minutes après, la batterie ennemie, dominée par son adversaire, est réduite au silence. Dans l'après-midi, le *Clio* continua de tirer sur l'ennemi, qu'il voyait se déplacer vers le nord-est, et d'arroser ses tranchées jusqu'à la nuit.

Dans le secteur de Chalouf et de Suez, il n'y eut pas d'attaque. Tout se borna à une fusillade échangée avec les défenseurs du poste d'El Koubri.

Dans l'après-midi du 3 février, le général Wilson renforça son front de combat aux points menacés. Vers seize heures trente, deux bataillons de la 31e brigade, le 27e Punjabis et le 128e Pioneers, arrivèrent au Serapeum, et le major général Wallace, commandant la 11e division, prit le commandement du secteur s'étendant du grand lac au lac Timsah. Il plaça quatre compagnies à effectif doublé en soutien en divers points de la rive Afrique et renforça la garnison du poste du Serapeum. Dans la soirée, les 7e et 8e bataillons de la 2e brigade du corps australien arrivaient, avec le quartier général à Ismaïlia. De son côté l'amiral Peirse venait prendre position avec le *Swiftsure* au Cheik Ennedeck, à l'emplacement occupé le matin même par le *Hardinge*, et le cuirassé *Ocean*, quittant Suez, allait mouiller au phare nord. Tous s'attendaient pour le lendemain à une vive reprise de l'attaque. L'ennemi n'avait engagé

Digitized by Google

dans la journée du 3 que des forces estimées à 12.000 ou 15.000 hommes[1]; on le croyait en mesure de tenter un nouvel effort.

Le général commandant le corps expéditionnaire turc avait bien songé un instant à renouveler l'attaque le lendemain matin par l'entrée en ligne de la Xe division. Mais, des hauteurs de Kataïb el Kheil, il aperçut les renforts britanniques accourir aux points menacés; sentant la partie perdue, il cessa le combat et vers quatre de l'après-midi, il donnait au colonel baron de Kress l'ordre de battre en retraite. La rupture de contact et la retraite se firent en bon ordre jusqu'à un camp situé à 10 kilomètres environ à l'est du lac Timsah[2].

Aussi, le lendemain matin, 4 février, après une nuit généralement calme, les Britanniques furent-ils tout étonnés de n'apercevoir aucun symptôme de la présence du corps ennemi dans l'est. Mais, comme la veille au soir l'embarcation armée *Mansourah* avait reçu des coups de fusil, dans la région de Toussoum, et qu'une fusillade était partie au cours de la nuit de la rive est, le major général Wallace donna l'ordre à deux compagnies du 92e Punjabis de longer la rive Asie du canal, vers le nord, afin de reconnaître le terrain. Le détachement commandé par le capitaine Cochran ne tarda pas à arriver à la lisière sud de ce terrain, qu'il trouva encore occupé par l'ennemi; il

1. Ce sont les chiffres donnés par le général Wilson.
2. Liman von Sanders, chap. VI.

Digitized by Google

s'étend alors vers l'est et le nord-est dans le dessein de le contourner; l'ennemi montre à ce moment un drapeau blanc et fait signe qu'il veut se rendre : sur quoi, le capitaine Cochran et quelques hommes s'avancent dans sa direction. QuelquesTurcs s'étaient déjà rendus, quand l'ennemi rouvrit soudain le feu, forçant les troupes indiennes à se replier. Le général Wallace leur envoie en renfort une compagnie doublée de chacun des 27e Punjabis, 62e Punjabis et 128e Pioneers, qu'il place sous les ordres du major Maclachlan. Ce dernier, rassemblant ses troupes, charge l'ennemi, qui met aussitôt bas les armes : six officiers et deux cent cinquante et un Turcs furent faits prisonniers, parmi lesquels cinquante-deux se trouvaient grièvement blessés. L'ennemi avait eu cinquante-neuf tués dont un officier allemand, le major von den Hagen. Trois mitrailleuses furent capturées, ainsi qu'une grande quantité de menus approvisionnements. La deuxième attaque coûta la vie au capitaine Cochran.

Devant Ismaïlia et Kantara, les tranchées occupées la veille par l'ennemi furent trouvées désertes. La brigade « Imperial Service Cavalry », soutenue par de l'infanterie, sortit du camp du Chantier VI et repéra à 7 milles dans l'est de Toussoum un corps ennemi considérable estimé à trois ou quatre brigades; un autre corps turc fut également aperçu à quelques milles plus au nord; la brigade rentra au camp après avoir capturé vingt-cinq prisonniers et quatre-vingt-dix chameaux.

Digitized by Google

Le 4 au soir, les forces de la défense s'accroissaient de la Herts Yeomanry, du 2e County of London Yeomanry (Westminster Dragoons) et d'un escadron du Duke of Lancaster's Own Yeomanry. La présence de ces troupes montées n'allait-elle pas permettre de donner une vigoureuse impulsion à la poursuite?

Le 5, les aéroplanes rapportèrent qu'au nord l'ennemi se retirait vers Katia, tandis qu'au centre les fractions du corps ennemi qui s'étaient montrées devant Ismaïlia, Toussoum et Serapeum paraissaient s'être concentrées vers le Djebel Habeita. Au sud, Bir Mabeiuk était encore occupé, et une reconnaissance poussée à l'est de Suez rencontra un parti d'infanterie ennemie, près du Djebel Murr.

Le 6, l'ennemi resta sur ses positions. Une reconnaissance par une force mixte avait été prévue pour ce jour-là. Au dernier moment elle fut annulée à la suite d'informations données par les prisonniers annonçant que des renforts considérables étaient attendus par les Turcs. « Comme nous savions, écrit sir John Maxwell à Kitchener, qu'il y avait là le VIIIe corps et une partie des IIIe, IVe et Ve corps, réunis contre nous, et comme l'ennemi n'avait montré que vingt mille hommes, j'ai pensé qu'il ne serait pas sûr de quitter nos positions et de rencontrer les Turcs en rase campagne, car il était fort possible qu'ils nous tendissent un piège, et je pensais que tout ce qui ressemblerait à un revers, ou même simplement à

Digitized by Google

un échec, aurait des résultats fatals en Égypte[1]. »

Les Turcs purent donc se retirer sans être molestés. Le 7, les aéroplanes trouvèrent le camp du Djebel Habeita désert. Mabeiuk était également évacué, tandis que le point le plus proche occupé par l'ennemi, sur la ligne d'approche nord, était Bir el Abd.

Le 9, le seul ennemi repéré le fut dans les camps d'El Rigm, de l'Ouadi Muksheib et de Moïa Harab. Ainsi le gros du corps expéditionnaire empruntait au retour la même route qu'à l'aller. Le 10 février, quatre cents hommes seulement restaient au camp d'El Rigm et cette colonne d'arrière-garde, s'ébranlant à son tour vers l'est, disparaissait peu après dans le désert.

*
* *

Ainsi finit l'attaque théâtrale que les Turcs, à l'instigation du Grand Quartier Général allemand, avaient montée contre l'Égypte. Ils n'y laissèrent que deux à trois mille hommes[2], mais l'importance de l'échec ne doit pas se mesurer à la faiblesse numérique de leurs pertes.

Si les Allemands ne comptaient pas s'emparer de l'Égypte, tout au moins espéraient-ils s'établir sur les

1. Sir G. Arthur, *Life of Kitchener*, t. III, p. 107. La lettre est du 15 février 1915.

2. Les pertes anglaises ne s'élevèrent au total qu'à cent soixante-trois hommes, tant tués que blessés.

Digitized by Google

deux rives du canal de Suez et couper temporairement la grande artère par où circule la vie du monde, et particulièrement celle de l'Empire britannique. De ce côté l'échec fut complet. La navigation dans le canal de Suez ne fut interrompue que dans la seule journée du 3 février : elle reprenait dès le lendemain et depuis lors elle n'a jamais cessé [1].

Mais l'ennemi réussit-il du moins, ainsi que s'en flattait von Falkenhayn, à tenir éloignées du principal théâtre de guerre des forces anglaises importantes? Pas le moins du monde. Les troupes qui, dans l'hiver de 1914, formèrent la majeure partie de la garnison de l'Égypte, sont précisément celles qui, quelques mois plus tard, débarquaient dans la péninsule de Gallipoli et, par leurs fières attaques, portaient l'épouvante un cœur même de l'Empire turc.

Sans crainte désormais pour leur grande ligne de communication avec l'Orient, les hommes d'État anglais purent déployer sur les champs de bataille de l'Europe toutes les ressources de leur immense empire.

La défense du canal de Suez fut assurée, ainsi qu'il convenait à cette œuvre universelle, par des hommes de race et de couleur différentes. L'Europe et l'Asie y mêlèrent leurs troupes et défendirent contre un retour de la barbarie cette noble conquête de l'intelligence humaine.

1. Le jour de l'attaque, il y avait six navires transiteurs dans le canal, tous du nord : le *Dilwara* au kilomètre 34, le *Samarinda* à Kantara et quatre navires dans le lac Timsah.

Digitized by Google

Meurtrie dans sa chair vive par la plus odieuse des agressions, la France ne pouvait songer à détacher en Orient aucun des vaillants soldats qui défendaient son sol pied à pied. Et cependant elle prit une part importante à la défense du canal et son activité se manifesta sous trois formes :

Son aviation, par des explorations à grand rayon, qui ne furent pas sans péril pour ceux qui les tentèrent, procura régulièrement au haut commandement britannique tous les renseignements concernant les mouvements de l'ennemi [1].

Sa marine de guerre n'était représentée que par deux navires, vétérans de nos escadres, le *Requin* et le *d'Entrecasteaux*. Mais le hasard voulut que ces deux vaisseaux fussent placés au centre même de la bataille, et alors le sang-froid des officiers, l'habileté professionnelle des équipages leur permirent de s'acquitter de leur tâche avec un si rare bonheur que l'éloge de leur conduite fut unanime : l'amiral anglais commandant la station, le général anglais commandant la défense du canal et le commandant en chef, sir John Maxwell lui-même, tinrent tour à tour à témoigner au *Requin* leur appréciation la plus flatteuse sur le rôle important qu'il joua dans ces circonstances critiques [2].

Enfin la Compagnie du canal de Suez, où battent

1. Dépêche de sir John Maxwell au ministre de la Guerre, 16 février 1915.

2. Le souvenir du *Requin* demeure également vivace parmi la population française d'Ismaïlia.

Digitized by Google

tant de cœurs français, et qui veille en Égypte avec piété sur l'œuvre léguée à l'humanité par Ferdinand de Lesseps, prit à la lutte, sous des formes diverses, une part dont sir John Maxwell se plut à reconnaître l'importance en appelant l'attention du Secrétaire d'État à la guerre sur « les grands services rendus par le comte de Serionne et les fonctionnaires et agents de la Compagnie. Tous, ajoutait-il, du premier au dernier, nous ont été des plus utiles et ont mis sans réserve leurs services personnels et les ressources entières de la Compagnie à ma disposition. Le succès de notre défense a été grandement aidé par leur cordiale coopération[1]. »

1. Dépêche du 16 février 1915.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

I. — La situation de l'Égypte en 1914 3

II. — La lutte diplomatique (4 août-1er novembre 1914) . . . 13

III. — Les préparatifs militaires 42

IV. — L'attaque du 3 février 1915 86

Digitized by Google

686-21. — Coulommiers Imp. Paul BRODARD. — 9-21.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

79

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY,
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

APR 18 1928

AUG 26 1929

APR 7 1931

JUL 20 1931

300c'56JL

REC'D LD

NOV 19 1956

20m-1,'22

Digitized by Google

YD 06664

D568
.2
D6

489687

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY, CALIFORNIA

Digitized by Google

Digitized by Google